3 1761 00150491 4

DT
731
L8M35

Hommage affectueux de l'auteur
V. Malte-Brun

# RÉSUMÉ HISTORIQUE

## DES EXPLORATIONS

FAITES

# DANS L'AFRIQUE AUSTRALE

DE 1849 A 1856

PAR LE RÉV. DOCTEUR DAVID LIVINGSTONE.

**PAR V. A. MALTE-BRUN,**

Rédacteur en chef des Nouvelles Annales des Voyages,
Secrétaire adjoint de la Commission centrale de la Société de géographie de Paris,
Professeur d'histoire et de géographie au collége Stanislas,
Membre correspondant de la Société impériale géographique de Russie, etc., etc.

Extrait des Nouvelles Annales des Voyages. — Avril 1857.

PARIS.
ARTHUS BERTRAND, ÉDITEUR,
LIBRAIRE DE LA SOCIÉTÉ DE GÉOGRAPHIE,
21, RUE HAUTEFEUILLE.
1857

# RÉSUMÉ HISTORIQUE

## DES EXPLORATIONS

FAITES

# DANS L'AFRIQUE AUSTRALE

DE 1849 A 1856

PAR LE RÉV. DOCTEUR DAVID LIVINGSTONE.

**PAR V. A. MALTE-BRUN,**

Rédacteur en chef des Nouvelles Annales des Voyages,
Secrétaire adjoint de la Commission centrale de la Société de géographie de Paris,
Professeur d'histoire et de géographie au collége Stanislas,
Membre correspondant de la Société impériale géographique de Russie, etc., etc.

---

Extrait des Nouvelles Annales des Voyages. — Avril 1857.

---

PARIS.
ARTHUS BERTRAND, ÉDITEUR,
LIBRAIRE DE LA SOCIÉTÉ DE GÉOGRAPHIE,
21, RUE HAUTEFEUILLE.
1857

LIBRARY
OCT 1974
UNIVERSITY OF TORONTO

DT
731
L8 M35

Paris. — Imprimé par E. Thunot et Cie, rue Racine, 26, près de l'Odéon.

Y3 | 940

# RÉSUMÉ HISTORIQUE
## DES EXPLORATIONS
FAITES
# DANS L'AFRIQUE AUSTRALE,
DE 1849 A 1856.

PAR LE RÉV. DOCTEUR DAVID LIVINGSTONE.

## INTRODUCTION.

Si l'on vient à jeter les yeux sur une carte d'Afrique, datant de dix années à peine, on verra au sud de l'équateur, du 15e degré au 25e degré de latitude, un vaste espace laissé en blanc, sur lequel la science, prise au dépourvu, n'a pu jeter que ces mots qui ne laissaient même pas de place au doute : *Grand plateau élevé et désert*. Les Cimbébas, sur la côte de l'Atlantique ; les Hottentots, au nord de la colonie du Cap ; les Cafres, sur la côte de la mer des Indes, gardent le seuil de cette contrée mystérieuse, inconnue, près de quatre fois aussi grande que la France, que l'on qualifiait si gratuitement de plateau élevé et de désert.

Il faudra désormais renoncer à cette erreur séculaire, ainsi qu'on l'a déjà fait pour d'autres relativement à certaines régions de l'Afrique septentrionale. A la place du plateau, il faudra admettre de riches et importantes vallées arrosées par de nombreux cours d'eau, formant tout un système hydrographique nouveau. Et comme là où, en Afrique, paraît la moindre verdure se montre aussitôt la vie animale, nous verrons que ces prétendues solitudes sont peuplées d'un grand nombre d'animaux ; l'homme lui-même y coudoie l'homme. Enfin ce qui ne sera pas une des moindres causes d'étonnement pour nous autres civilisés, les nombreuses tribus de l'intérieur, bien loin d'être dépourvues de tout lien social, jouissent, au contraire, d'une certaine civilisation et de mœurs paisibles.

Ces grandes découvertes, qui ouvrent un champ nouveau à l'activité européenne, et qui, à notre grande joie, nous permettent de combler le vide de nos cartes, sont dues à l'énergique courage d'un seul homme ; leur importance est digne en tout point du but religieux et philanthropique de celui qui les a faites. Le nom du révérend missionnaire de Londres, le docteur David Livingstone, sera désormais inséparable de ceux de ces hommes courageux, énergiques et dévoués, auxquels nous sommes redevables de nos grandes connaissances en Afrique.

En outre de la découverte du lac N'gami, qui est commune au docteur Livingstone et à MM. Oswell et Murray, en outre de plusieurs courses dans le

nord-est de ce lac, on doit à l'intrépide missionnaire deux grands voyages dans l'Afrique australe ; il l'a traversée du sud au nord, du Cap à Loanda, et de l'ouest à l'est de Loanda à Quilimane.

Ce sont ces différents voyages que nous nous proposons de résumer ici en quelques pages, en indiquant l'itinéraire du docteur Livingstone, pour bien faire connaître l'étendue des découvertes qui en ont été la conséquence (1).

Nous avons pensé que c'était rendre hommage au zélé explorateur de l'Afrique australe que d'exposer succinctement l'ensemble de ses travaux aux lecteurs des *Annales*, en attendant la publication personnelle que le docteur Livingstone prépare, et qui promet une si ample moisson de documents nouveaux et de résultats scientifiques.

(1) Nous avons rédigé cette notice avec les documents suivants : *Outlines of the Rev. Dr Livingston's Missionary Journeys and discoveries in Central south Africa with an Illustrative Map. London; printed for the Directors of the London Missionary Society.* 1857. Broch. in-8° de 25 pages à deux colonnes, dont nous devons la communication à l'obligeance du Dr *Norton Shaw*, secrétaire de la Société royale géographique de Londres. — Tomes XXIV et XXV du Journal de la Société royale géographique de Londres. — Les *Proceedings* IV et VII de la même Société. — Les *Mittheilungen* d'Augustus Petermann, années 1855-1856, in-4° avec cartes. — Le Journal des Missions Évangéliques de Paris, années 1850 et suivantes. — Le *Bulletin* de la Société de Géographie de Paris, années 1850 et suiv. — Les *Annales des Voyages*, années 1850-1853-1855-1856-1857. — Lettres particulières et documents encore inédits avant la publication que prépare (avril 1857) l'honorable docteur Livingstone.

V. A. Malte-Brun.

## CHAPITRE Ier.

**Les Missions Évangéliques de Londres dans l'Afrique australe. — Kuruman. — Kolobeng. — Le docteur David Livingstone. — Premier voyage du docteur Livingstone au lac N'gami, en 1849. — Départ de Kolobeng. — Traversée du désert de Kalahari. — Il découvre la rivière Zouga. — Sa réception par les Bayéyés. — Il remonte la Zouga. — Il atteint le lac N'gami. — Aspect physique du pays. — Visite qu'il veut faire à Sébitoane. — Causes qui l'en empêchent. — Second voyage du docteur Livingstone au lac N'gami, en 1850. — Il traverse la Zouga. — Les tsétsé l'empêchent de pénétrer au Nord-Est. — Ce que c'est que les tsetsé. — Retour à Kolobeng.**

Les différentes sectes chrétiennes ont, depuis plusieurs années, établi au sud de l'Afrique des missions dans le but de conquérir à la religion et à la civilisation les tribus barbares des Cimbébas, des Namaquas, des Hottentots, des Cafres, etc., etc., qui occupent la région immédiatement située au nord de la colonie anglaise du cap de Bonne-Espérance. Il n'y a pas moins de treize sociétés de missionnaires (1) différentes, représentées dans ces contrées

(1) Voici leurs noms : Société des missions de l'Afrique méridionale, de Londres, de Paris, de Berlin, du Rhin, de Norvége, des Frères-Unis, des Méthodistes vesleyens, de l'Église libre d'Écosse, de l'Association nord-américaine, de l'Église presbytérienne d'Écosse, des Baptistes et de l'Union apostolique. Les missions et les stations, établies par ces différentes Sociétés, sont indiquées dans la carte n° 45d de l'atlas de Stieler : *Das Capland nebst den Süd-Africanischen Freistaaten und dem Gebiet der Kaffern und Hottentoten.* Zuerst entworfen von Dr Heinr. Berghaus 1841. Neue Bearbeitung v. Herm Berghaus 1855. — Maafsstab : $\frac{1}{5000000}$. Gotha - Justus Perthes.

lointaines par quelques-uns de leurs membres dévoués et courageux.

Parmi celles de ces missions qui prospèrent le plus, nous devons citer la mission évangélique de Paris, qui compte plus de quinze stations échelonnées dans les belles et riches vallées du haut Orange et de la rivière Calédon, parmi les tribus cafres des Bassoutos (1); et la mission évangélique de Londres. Cette dernière société dont les travaux apostoliques remontent déjà à un certain nombre d'années (1820), a vu ses missionnaires établir de nombreuses stations qui s'échelonnent depuis les rivages de l'Océan, où elles sont représentées dans les principales villes de la colonie du Cap, jusqu'au milieu des pays des Koranas et des Bechuanas, bien au delà de la rivière Orange. Leurs postes les plus avancés sont : le nouveau Litakou ou Kuruman sur la rivière du même nom; Molopo, près de la rivière du même nom; Mosiga, Mabotsa et enfin Kolobeng.

Kolobeng est un pauvre village situé au 24° 40′ de latitude sud et au 23° 32′ de longitude à l'est du méridien de Paris; il est assis au pied et sur la pente d'une colline de grès rouge ferrugineux dans le pays des Bechuanas, sur la limite orientale du désert de Kalahari, à environ 200 milles (321 kilomètres) de

(1) Les principales stations de ces missionnaires sont à Béthulie, Beerséba, Hébron, Bethséda, Morija, Thaba, Bérea, Motito, Cana, Plattberg, Mékuatling, Hermon, Blœm-Fontain, Maliba, etc., etc. On doit aux missionnaires évangéliques de Paris d'importants travaux sur l'ethnologie et la linguistique de ces pays; les noms de MM. Cazalis, Frédoux, Arbousset, Daumas, etc., sont connus des amis de la Science.

l'importante station de Kuruman, où résidait depuis plusieurs années le Rév. M. Moffat.

David Livingstone, né à Blantyre près de Glasgow, en Ecosse, était venu, vers l'année 1840, dans l'Afrique australe pour y partager les honorables fatigues de ses confrères. Son savoir et ses grandes qualités le firent bientôt remarquer, il devint le gendre du Rév. Moffat, et après plusieurs excursions heureuses dans les environs de Kuruman, il fut décidé qu'il irait fonder une nouvelle mission plus au nord de Kuruman; c'est alors que fut établie celle de Kolobeng, où le docteur Livingstone fixa sa résidence. Le Missionnaire établit le siége de sa mission sur une petite éminence rocheuse qui dominait la rivière de Kolobeng, au milieu de la tribu des Bakuains.

Il y était depuis plusieurs années, lorsqu'en 1849, après avoir vainement cherché à ouvrir un nouveau champ à ses travaux dans le nord à cause des difficultés que présentait la traversée du désert voisin de Kalahari, il pensa qu'il pourrait peut-être pénétrer dans le nord-est; son désir était d'ailleurs aiguillonné par l'espoir d'atteindre un grand lac intérieur dont les naturels lui avaient souvent parlé.

Il fit part de son projet à deux de ses amis, MM. W. C. Oswell et M. Murray, qui vinrent tout exprès d'Angleterre pour prendre part à cette découverte, et qui firent généreusement tous les frais de l'entreprise. Tandis que le docteur Livingstone attendait leur arrivée, sept Batouani, appartenant à la tribu qui habite les bords du lac, vinrent le prier, de la

part de leur chef, de lui rendre visite. Il profita de l'occasion pour en retenir quelques-uns pour guides. Mais comme le chemin, par lequel ils étaient venus à Kolobeng, était impraticable pour les wagons, on décida que l'on prendrait la route un peu plus détournée vers l'est, mais plus sûre, du Bamanguato.

Ayant terminé leurs préparatifs, le 28 juillet 1849, au matin, MM. Oswell et Murray partirent de Kolobeng, précédant le docteur Livingstone qui ne se mit en route que le 1er juin et qui les rejoignit au cours d'eau de Chokuen. Leur caravane se composait de vingt chevaux et d'autant d'hommes parmi lesquels se trouvaient les Batouani, de cinq wagons et de quatre-vingts bœufs pour les traîner et porter les bagages. Le 3 juin, ils atteignaient Sérotli sur la limite du désert.

Le voyage à travers le désert fut extrêmement laborieux et des plus pénibles à cause du manque d'eau pour les chevaux et pour les bœufs qui traînaient les wagons. Ce désert que l'on appelle Kalahari, et mieux encore Lahari, se compose d'une plaine immense qui ne manque cependant ni d'arbres ni d'herbes. Il n'y a pas non plus absence d'êtres vivants, hommes et animaux ; mais l'extrême rareté de l'eau, jointe aux autres privations, a réduit les habitants à la forme la plus abjecte où puisse descendre l'espèce humaine. Ces habitants sont désignés par leurs voisins sous le nom de Bakalahari ; ils ont en général les membres petits et grêles, le ventre proéminent, et une physionomie qui exprime les souf-

frances de leur genre de vie. L'élan, le lion, le buffle, l'éléphant, l'antilope, la gazelle, sont les principaux animaux que l'on rencontre dans ce désert.

Les Bakalaharis, afin de trouver quelque chose à boire, sont souvent réduits à l'expédient suivant : ils enfoncent dans les parties humides du désert un roseau dont un des bouts est environné d'une touffe d'herbe, ce qui le transforme en une espèce de filtre, puis aspirant l'eau avec la bouche, il la rejettent dans leurs vases à eau, qui sont habituellement des œufs d'autruche.

Après une marche pénible de 300 milles (480 kilomètres) dans ce désert, les voyageurs atteignirent, le 4 juillet, la Zouga, belle rivière qui coulait du nord-ouest ; au point où ils la joignirent, elle avait un peu moins de 100 pieds (30 à 32 mètres) de largeur ; et cependant, à l'opposé des autres rivières, elle devenait plus large et plus profonde à mesure qu'ils la remontaient. Presque vis-à-vis du point où ils la joignirent, ils aperçurent un village, les habitants étaient passés sur l'autre rive. Le docteur Livingstone et deux Bakuains réussirent à passer sur l'autre bord, et il apprit avec joie que la rivière venait du grand lac situé à une *lune* de distance, et que d'autres rivières se jetaient soit dans la Zouga, soit dans le lac vers le nord. Les bords et les îles de cette rivière sont habités par les tribus des Bakobas ou Bayéyés, de la famille des Bushmens ou Boschmans ; le premier de ces noms qui signifie esclaves, est celui par lequel les Bechuanas les désignent ; ils prennent

eux-mêmes celui de Bayéyés qui veut dire hommes. Leur complexion est plus noire que celle des Béchuanas, et ils parlent une langue totalement différente. Le docteur remarqua la physionomie franche et martiale de ces gens; ils vivent de la pêche et de la chasse; ils prennent le gibier dans des chausses-trappes disposées le long de la rivière parmi les roseaux qui en cachent les bords.

Il y a sur les rives du Zouga une nouvelle variété d'antilope, appelée *lechui*; elle est plus grande que le pallah et d'une couleur brune tirant sur le jaune; ses habitudes sont celles des *water back* (espèce d'antilope). Il y a aussi une variété de khoudou qu'on n'a pas vue ailleurs, appelée *nakoû*. Les éléphants sont excessivement nombreux ainsi que les rhinocéros et les buffles, mais ils ont si peur des piéges et des flèches des Bushmens, qu'ils s'enfuient loin de la rivière aussitôt qu'ils ont bu.

Les Bakobas citent neuf variétés de poissons, on dit que deux d'entre celles ci atteignent la hauteur d'un homme. Les alligators abondent, les hippopotames ont presque tous été tués par les Bakobas; ils les harponnent à la manière des baleiniers, à l'aide d'un grand harpon attaché à une corde. Le docteur Livingstone observa sur les bords de la Zouga treize variétés d'arbres qu'il ne connaissait pas à Kolobeng. Les bananiers et les palmiers sont de la même espèce que ceux de l'Inde; le baobab produit un fruit dont les naturels se servent pour donner de la saveur à leurs aliments. Un autre arbre, le moporotta, est

employé par les naturels à faire des canots, il donne aussi un fruit; enfin le motso-m'ri a l'aspect d'un bel oranger.

Le docteur Livingstone et ses compagnons, ayant appris que la Zouga venait du grand lac, se hatèrent de la remonter; il leur fallut suivre encore ses détours pendant près de 300 autres milles (480 kilomètres) avant d'atteindre le but tant désiré de leur voyage.

Tandis que le wagon du docteur Livingstone suivait lentement les détours de la rivière, il lui arrivait souvent de s'embarquer sur un canot des naturels, fait d'un tronc d'arbre creusé et conduit par les Bayéyés : il passait ainsi devant de nombreux villages perdus dans les roseaux ou bien au milieu des rochers calcaires qui formaient les rives. De grands arbres, dont plusieurs portaient des fruits propres à la nourriture de l'homme, croissaient près de la rivière; au delà s'étendaient des taillis épais composés d'arbres épineux, et où il était très-difficile de pénétrer; les bœufs avaient les jambes et le nez en sang, les wagons semblaient enfouis dans ses épaisses broussailles. Les voyageurs, retardés par ces difficultés, se décidèrent à laisser, jusqu'à leur retour, quatre wagons et la plupart des bœufs dans un endroit éloigné d'environ 90 milles (144 kilomètres) du point où ils avaient pour la première fois atteint la Zouga, et à aller de là jusqu'au lac dans un wagon appartenant à M. Oswell, avec quelques-unes de leurs meilleures bêtes.

Le 29 juillet 1849, ils arrivaient près du village de Batouana, situé, à ce qu'ils apprirent, à l'extrémité inférieure du lac et habité par les Batouanis, tribu des Bamanguato. Une langue de terre et des rangées de collines de sable les empêchaient d'embrasser la vue du lac au point où le wagon était arrêté. Ils montèrent à cheval et firent 5 à 6 milles (8 à 10 kilomètres) au long du bord, et virent enfin devant eux une vaste nappe d'eau qui s'étendait au nord-ouest et à l'ouest; mais les nombreux roseaux qui garnissaient les rives les empêchaient d'arriver jusqu'à l'eau. Directement, vis-à-vis de nos voyageurs, l'autre bord paraissait être à 14 ou 15 milles (22 ou 24 kilomètres); l'œil en pouvait suivre la trace à quelque distance vers le nord et le nord-nord-ouest. Vers l'est, les deux rives se rapprochaient graduellement pour aller se rejoindre par un retour subit juste à l'endroit où le wagon se trouvait. Le docteur Livingstone évalua à environ 115 kilomètres la longueur du lac, il apprit des naturels que jamais ils ne le traversaient entièrement, et qu'ils en longeaient seulement les bords dans leurs canots, qu'enfin à son extrémité nord-ouest, il recevait une autre rivière (le Teogé) qui semblait venir du nord-ouest.

Ce lac qui porte différents noms, *N'gami*, *Noka-a-Batletli*, *Noka-a-Mampouri*, *Inghabé*, est situé par 20° 19′ de latitude méridionale et environ 21° à 29° de longitude orientale du méridien de Paris, à 560 milles (901 kilomètres) de Kolobeng; son éléva-

tion au-dessus du niveau de la mer peut être de 2,825 pieds anglais (872 mètres) (1).

Les Batouanis qui habitent la rive septentrionale du lac N'gami n'ont pas de communication avec les Portugais. Parmi les autres tribus riveraines, il faut encore citer avec les Bakobas les Maclummas. Ils appartiennent à une belle race, et intelligente, très-supérieurs aux Bechuanas et d'humeur plus belliqueuse. Leurs armes sont splendides ; ce sont de courts javelots curieusement sculptés, car ils frappent de près et ne lancent pas leurs sagaies comme les Cafres ; des haches de bataille très-ornées, des boucliers, des arcs et des flèches. Leurs arcs ont 2 mètres de long, leurs flèches 1 mètre 30 centimètres ; celles-ci sont barbelées, armées d'une pointe en fer, et empoisonnées, la hampe en est faite d'une sorte de bois léger, et la tête en est garnie de plumes.

Après avoir rendu visite aux Batouanis, les voyageurs se dirigèrent vers une des rivières qui coulent au nord de la Zouga, mais le chef Batouani s'arrangea de façon à les arrêter en réunissant les Bayéyés

(1) Le Suédois Andersson et l'Anglais Galton ont visité le lac N'gami depuis sa découverte ; et l'on peut, pour de plus amples détails, consulter les ouvrages suivants : *Journey to lake N'gami, and an Itinerary of the principal Routes leading to it from the West Coast, with the latitudes of some of the chief stations. By Charles J. Andersson* ; in-18, 1854. — *Lake N'gami ; or Explanations and discoveries during Four Years Wanderings in the Wilds of South-Western Africa, with Map and numerous illustrations ;* 1 vol. in-8. *By C. J. Andersson.* 2e édit. *London*, 1856.

près du gué sur la rive opposée de la Zouga. Tous les chefs africains sans exception répugnent à voir des étrangers traverser leur pays pour aller vers une contrée plus éloignée.

Cependant Sébitoane, le chef qui autrefois avait sauvé la vie à Sétchélé (le chef des Bakuains, tribu qui habite la contrée où se trouve Kolobeng), demeurait à dix journées au nord-est des Batouanis sur un des tributaires du Tamunacle, affluent de la Zouga. Le docteur Livingstone se disposait à l'aller trouver pour lui remettre un présent que Sétchélé lui destinait comme marque de gratitude. Ce devait être pour lui, et pour W. Oswell qui voulait l'accompagner, une bonne introduction, mais la défiance des naturels s'opposa à ce projet. En vain le missionnaire essaya-t-il pendant tout un jour de construire un radeau, pour traverser la rivière qui n'avait en ce point qu'environ 50 mètres de largeur : le bois était si pesant qu'il enfonçait immédiatement. Il était peu convenable pour un ministre de paix de se présenter aux naturels dans l'état qu'exigeait la traversée à la nage de la rivière ; il courait d'ailleurs le risque de rencontrer un alligator : cédant, malgré ses désirs, aux représentations de son ami W. Oswell, voyant d'ailleurs la saison très-avancée, le docteur Livingstone remit cette tentative à un temps plus opportun, il se décida au retour, et le 10 octobre 1849, il rentrait à Kolobeng avec ses deux compagnons.

Pour ces découvertes, le conseil de la Société royale

géographique de Londres accorda, en 1850, au docteur Livingstone la seconde moitié du prix royal pour l'encouragement des sciences géographiques et des découvertes (1). En 1852, la Société de Géographie de Paris lui décernait, ainsi qu'à M. Oswell, sa grande médaille d'argent.

L'année suivante, en 1850, accompagné de Mme Livingstone, de sa famille et de Séchélé, chef des Bakuains, le hardi missionnaire fit une seconde visite à la région nouvellement découverte, mais cette fois encore il dut renoncer à son principal dessein, celui d'atteindre le pays de Sébitoane par suite de l'invasion d'une fièvre pernicieuse, la fièvre des marais, et à cause de l'abondance de la mouche tsétsé si funeste au bétail (2). Ces mêmes causes l'empêchèrent d'ajou-

(1) La première moitié du prix *Patron's-Medal* fut donné au colonel Frémont pour son exploration dans les montagnes Rocheuses et en Californie. Le docteur Livingstone reçut pour prix un magnifique chronomètre, dont il devait par la suite faire si bon usage.

(2) Tous les animaux domestiques, à l'exception peut-être de la chèvre, meurent de la piqûre de cet insecte; il suffit de trois ou quatre mouches pour tuer un gros bœuf : les veaux et les jeunes animaux n'en éprouvent aucun effet pendant tout le temps qu'ils tettent; l'homme et les animaux sauvages sont aussi à l'épreuve de leur venin

On rencontre la mouche tsétsé non-seulement aux environs du lac N'gami, mais encore sur les bords du Limpopo, dans le Sennâr et dans d'autres régions de l'Afrique; Isaïe et Agatharchide semblent en avoir eu connaissance quand ils parlent d'un insecte pernicieux *l'effroi des hautes régions arrosées par le Nil.* Bruce parle d'une mouche appelée *tzalzalia*, dont la piqûre est redoutable. MM. Combes et D'Arnaud l'ont rencontrée dans le Sennâr.

Il paraîtrait que les *tsétsés* ne se répandent pas et semblent confinées dans certains quartiers. Cette mouche est un peu plus grande que la mouche commune, mais plus petite que la mouche à miel.

ter beaucoup aux connaissances géographiques acquises pendant le premier voyage. Il put cependant

Elle est d'une couleur terne, et la partie inférieure de son corps est traversée par des lignes jaunâtres. Lorsqu'on se laisse piquer sur le dos de la main par cet insecte, on remarque qu'il pousse une trompe aiguë dans la peau, plus avant qu'il n'est nécessaire pour tirer du sang; il la retire et semble laisser un petit réservoir; car en ce moment ses mandibules commencent à manœuvrer comme s'il suçait. Le ventre, quoique tout à fait flasque, commence à se distendre, et en quelques secondes, quoiqu'on ne le trouble pas, l'insecte s'envole entièrement rempli de sang. Si la piqûre est faite sur le dos de la main, on ne ressent pas autre chose; mais dans l'endroit où la peau est épaisse, comme dans la paume de la main, une tache rouge, d'environ un centimètre de diamètre, reste pendant plusieurs jours, laissant une démangeaison ou une sensation de titillation.

Après que les bœufs ont été piqués, leur contenance semble effarée; leurs yeux roulent dans leur orbite : l'animal devient faible, il enfle sous les mâchoires; l'émaciation commence et continue quelquefois pendant plusieurs mois, jusqu'à ce que la bête tombe et meure. En soulevant la peau, on reconnaît que les muscles et la chair sont fortement détériorés et présentent un aspect glaireux; les intestins et l'estomac sont sains; le cœur, les poumons et le foie, quelquefois tous ces organes et invariablement l'un ou l'autre, sont dans un état morbide. Le cœur particulièrement n'est plus qu'un organe contracté et aminci, ressemblant à de la chair trempée dans l'eau; le sang est diminué en quantité et altéré en qualité : il devient épais, albumineux. Les mains qu'on y plonge n'en sont point tachées; c'est dans le sang que le poison paraît se développer. Il existe quelques symptômes qui indiquent que le cerveau est affecté et qu'il y a successivement vacillation et cécité.

M. W. Oswell a envoyé en 1852, à la Société de Géographie de Paris, des spécimens de mouches tsétsé; celle-ci les a transmis le 18 octobre de la même année à l'Académie des sciences, qui a chargé MM. Duméril, Milne Edwards et de Quatrefages de lui présenter un rapport à ce sujet. Ce rapport n'est pas encore fait.

Voir au Bulletin de la Société de Géographie d'octobre 1852, p. 279 et suivantes, la lettre que M. W. Oswell a adressée au secrétaire général de la Société de Géographie de Paris, pour remercier la Société de

traverser la Zouga, et se convaincre qu'elle ne recevait pas ses eaux du lac, mais bien du Tamunacle. Il chercha à atteindre cette dernière rivière, mais il en fut empêché par la crainte des maladies qui commençaient à attaquer ses compagnons ; il lui fallut donc ajourner son projet, après avoir toutefois reconnu l'insalubrité de la région située au nord-est du lac et l'impossibilité pour les missionnaires d'y établir une station. Il se hâta donc de revenir à Kolobeng (1).

l'envoi de la médaille d'argent. Cette lettre, dans laquelle le voyageur entre dans de curieux détails sur le lac N'gami, la rivière Zouga et la mouche tsétsé, est accompagnée d'une carte du lac N'gami et des contrées voisines. Voir encore le 2e cahier des *Mittheilungen* d'Aug. Petermann, et la traduction de son important article sur les dernières explorations dans l'Afrique australe, que nous avons donné, avec une carte, aux *Annales des Voyages* de décembre 1855, p. 326.

V. A. M.-B.

(1) Le commerce a suivi très-promptement et avec beaucoup de persévérance les traces de MM. Livingstone et Oswell au lac N'gami ; on peut s'en assurer en lisant aux *Annales des Voyages* de février-mars 1853, p. 279, les extraits d'un voyage fait par un marchand, M. Campbell avec plusieurs de ses compagnons, dans ce pays.

## CHAPITRE II.

Troisième voyage du docteur Livingstone, 1851. — Ses compagnons et ses projets. — Il s'écarte de la route jusqu'alors suivie. — Aspect physique général et productions du pays au nord de la Zouga. — Marais et rivières. — Il atteint le Chobé. — Arrivée à Linyanti. — Réception qui lui est faite par Sébitoane. — Histoire récente de ce chef. — Premier service religieux parmi les Makololo. — Mort de Sébitoane. — Aspect du pays. — Première reconnaissance du Zambèse. — Joie des voyageurs. — Projets du docteur Livingstone, son retour.

Au printemps de 1851, le docteur Livingstone ayant été rejoint par M. W. Oswell, quitta de nouveau Kolobeng pour se diriger vers le nord. Mais comme il espérait pouvoir s'établir dans la nouvelle et populeuse région qu'il avait découverte, pour s'y livrer à ses travaux apostoliques, il crut pouvoir emmener toute sa famille et sa femme le suivit avec dévouement et abnégation dans cet exil volontaire au cœur même de l'Afrique.

Nos voyageurs prirent d'abord l'ancienne route jusqu'à un endroit nommé Nehokotsa près des rives de la Zouga; ils franchirent cette rivière au point indiqué sur la carte et suivant toujours la même direction vers le nord, mais cette fois de l'autre côté de la Zouga, ils traversèrent plusieurs marais salés, nommés par les naturels : *N'twé-twé;* l'un d'entre eux avait environ 100 milles de long (160 kilom.) sur 15 de large (24 kilom.), il était couvert d'incrustations salines et contenant une source d'eau saumâtre. Suivant la même route nord-ouest, ils

parcoururent d'abord une région calcaire couverte d'arbres de l'espèce des mopanes et des baobobs, abondante en sources et habitée par des Bushmen.

Au commencement de juin, ils entrèrent dans une région très-aride et d'un parcours difficile pour les voyageurs, jusqu'à ce qu'ils eussent atteint une petite rivière nommée Mambali ou Mababi qui se jette dans un affreux marais large de 10 milles (16 kilom.), qu'il fallait traverser. L'ayant laissé derrière eux, ils passèrent la petite rivière de Souta et atteignirent les bords du Chobé, grande et profonde rivière se jetant dans le Zambèse, sur laquelle se trouve Linyanti, résidence de Sébitoane, chef des Makololo. Cette ville est située par 18° 17′ latitude sud et 23° 50 longitude est, de Greenwich (21° 30′ est de Paris).

Laissant leurs bœufs et leurs wagons dans une des îles de la rivière, le docteur Livingstone et M. W. Oswell entrèrent dans un canot conduit par cinq rameurs; ils la descendirent rapidement pendant 30 milles (48 kilom.), jusqu'à Linyanti.

Sébitoane les y reçut avec de grande démonstrations d'amitié; il les assura que leurs bœufs périraient certainement par la piqûre des tsétsé, mais qu'il leur en donnerait d'autres. Il leur proposa de faire traverser le Chobé à leurs wagons dans les canots, afin de les mettre hors de la portée des Matabélés (*Matabili*) maraudeurs.

Il n'était pas possible de mettre en doute le grand plaisir que ce chef ressentait de la présence de ses hôtes et son vif désir de voir les missionnaires établir

une station chez son peuple. Longtemps avant la pointe du jour, il était auprès du feu du docteur Livingstone racontant ses aventures et ses désastres. Ce chef, qui était de la race des Mantaetis, avait autrefois habité Litakou, et ne s'était enfoncé dans l'intérieur que pour échapper à la haine des Griquas. Pendant près de trente ans, il avait continuellement guerroyé, principalement avec les Matabélés, peuplade qui obéissait au fameux chef Mosélékatsé. Il avait plusieurs fois perdu tout son avoir et maintenant il devait sa sécurité aux belles rivières Chobé et Liambye, dont les eaux larges et profondes arrêtaient les excursions de ses puissants ennemis. Quoique ce pays, entrecoupé de marais et de rivières, fût malsain et dangereux, il se trouvait à cette époque plus riche en bétail, et avait un plus grand nombre de sujets, composés de Bassoutos, de Bakuains, de Bamanguatos et des autres races noires qu'aucun autre chef de l'Afrique du sud connu du docteur Livingstone. Depuis de longues années il désirait entrer en relations avec les Européens. Dans cette vue il avait envoyé de grands présents aux chefs résidant au loin, afin de les engager à faciliter ces relations.

Malheureusement Sébitoane ne put voir la réalisation de ses projets; car il tomba malade et mourut quinze jours après d'une pneumonie aiguë.

Cette perte fut, comme on le pense bien, vivement ressentie par le docteur Livingstone. Mais le peuple s'étant rassemblé autour de lui le supplia de ne pas quitter le pays.

« Ne nous quittez pas, disaient les naturels, quoique Sébitoane soit mort, ses enfants restent, et il faut les traiter comme vous avez traité leur père. » « Quelque bienveillante que fût leur conduite, c'est, écrit le docteur Livingstone, la race de peuple la plus sauvage que nous ayons jamais vue. »

Le pays dans lequel il se trouvait alors, présentait pendant plus d'une centaine de milles une surface unie, couverte d'un labyrinthe de rivières et de leurs nombreuses branches; aussi le nomme-t-on *Linotkanoka* (rivières sur rivières) et constitue-t-il une région très-différente de ce que les blancs de nos cartes d'Afrique semblent indiquer.

« Tout ce pays, dit le Dr Livingstone, est aujourd'hui gouverné, au nom de la fille de Sébitoane, par les gens de sa tribu, qui se nomment les Makololo. C'est un plateau immense, où nous avons voyagé des centaines de milles sans apercevoir la moindre colline un peu saillante. Il est entrecoupé de nombreuses rivières, entre lesquelles s'étendent souvent de vastes marécages très-difficiles à traverser. Nos bœufs s'y enfonçaient jusqu'au ventre, et à peine étaient-ils parvenus à s'en tirer, que l'eau paraissait tout près de la surface dans les trous formés par leurs jambes.

» Les rivières de cette contrée ne sont pas, comme il s'en voit tant au sud de l'Afrique, des ravines où l'on ne trouve le plus souvent que du sable ou des cailloux : toutes celles que nous avons vues roulaient un volume d'eau considérable. Quoique nous fussions arrivés à la suite d'une longue sécheresse, nous trouvâmes, en sondant le Chobé, qu'il avait régu-

lièrement, du côté où le courant portait, environ quinze pieds de profondeur et douze de l'autre côté. Ses bords sont généralement aussi escarpés que ceux d'un canal. Les racines des roseaux et autres herbes qui croissent le long des rives empêchent les eaux d'entraîner le sol; mais, en bien des endroits, celui-ci est creusé par-dessous, de manière à se trouver suspendu perpendiculairement au-dessus de l'eau. Si le cours de ce fleuve était plus direct, un bateau à vapeur pourrait facilement le parcourir.

» Les parties les plus hautes du pays ne s'élèvent que de quelques pieds au-dessus du niveau général. C'est sur ces éminences, à peine sensibles à l'œil, que les indigènes font paître leur bétail, établissent leurs jardins, et construisent leurs villages. Chaque année, les rivières débordent. La grande sécheresse dont j'ai déjà parlé avait, lors de notre visite, empêché ce débordement, et, pour le dire en passant, les naturels l'attribuaient à la mort de leur grand chef Sébitoane. Cette propriété des rivières et le grand nombre de bras qu'elles ont, expliquent ce que nous avions entendu dire à l'avance d'un *linotkanoka* (mot à mot, *rivières sur rivières*) « et d'eaux très-grandes et contenant beaucoup d'îles. » Le fait est que lorsque tous ces grands courants sont sortis de leurs lits, le pays entier doit être inondé et présenter l'aspect d'un lac immense parsemé d'un grand nombre d'îles. Il paraît qu'alors les habitants traversent tout le pays en canots, et vont même visiter leurs jardins. Les voyageurs à venir feront bien de

s'en souvenir, pour se munir à l'avance d'un de ces indispensables moyens de transport.

» Le sol paraît fertile ; il est généralement couvert d'un gazon rude et commun ; mais beaucoup de grands et beaux arbres y embellissent le paysage. La plupart appartiennent à des espèces toutes nouvelles, au moins pour nous. Cependant nous y avons reconnu le gigantesque baobab, élevant ses puissants rameaux au-dessus de tous les autres, et les réduisant à ne figurer auprès de lui que comme des buissons. La route qui conduit à la ville de Séshéké est bordée de dattiers et de palmiers. A l'époque de notre visite, les premiers étaient en fleurs, et nous vîmes au-dessous des pepins de dattes. Parmi les arbres d'espèces inconnues, plusieurs paraissent ne jamais perdre leur feuillage. Nous remarquâmes aussi de grandes plantes parasites de la famille des orchidés. Un arbre à fruits magnifiques attira surtout notre attention ; malheureusement toutes les graines (de la grosseur à peu près d'un noyau de pêche) avaient été brisées par la dent de quelque animal.

» Outre les plantes usuelles qu'ils cultivent, les naturels font un grand usage d'une espèce de noix de terre qu'ils appellent *motuohatsi*. Ce fruit, rôti sous la cendre ou simplement bouilli, est d'un goût assez agréable. Il est très-bien venu au Kuruman, et s'est déjà depuis répandu dans la colonie du Cap. La tribu des Barotsés cultive la canne à sucre et la patate. Nous avons laissé aux Makololo

du blé, du maïs, des noyaux de pêche et d'abricot, et quelques autres graines, qu'ils nous ont promis de semer dans un jardin qu'ils prépareraient tout exprès pour nous. Il est probable, d'après la nature du terrain, que plusieurs de ces espèces réussiront, et contribueront ainsi à accroître les ressources du pays. Je dois dire cependant que la bonne mine de ses habitants n'indique nullement qu'ils aient grand besoin d'une amélioration de ce genre.

» Ces peuples appartiennent à une race noire complétement distincte de celle des Béchuanas. Ils sont divisés en plusieurs tribus désignées par des noms différents : les Barotsés, les Banyetis, les Bakotas, les Bashukulompo, etc. Les Makololo, qui dominent sur tous les autres, sont un composé de plusieurs tribus béchuanas parlant originairement le séchuana. Ainsi, la Providence nous a préparé les voies ; car, partout où nous avons été, nous avons trouvé en usage cette langue, qui nous est familière, et dans laquelle la Bible a déjà été traduite à peu près tout entière. On pourrait l'appeler ici la langue de la cour. Les dialectes des autres tribus noires, telles que les Barotsés et les Bakotas, se rattachent par leurs radicales à la même famille ; mais ils en sont assez distincts pour qu'aucun Béchuana ne puisse les comprendre.

» Les Barotsés sont très-habiles à faire des paniers, et en général à travailler le bois. Les Banyetis sont d'excellents forgerons ; ils fabriquent d'une manière remarquable des clochettes pour le bétail, des lances,

des aiguilles, et des houes. Le fer paraît abondant dans le pays et être d'une excellente qualité; les naturels savent très-bien l'extraire du minerai. La même tribu excelle aussi à construire des canots; elle y emploie avec avantage un bois tout à la fois très-serré, très-fort et très-léger, qui porte le nom de *molompi*. D'autres tribus sont renommées par leur habileté à fabriquer la poterie. Toutes se livrent en outre à la culture du blé indigène, qui paraît croître partout avec abondance. Bien que les extrémités supérieures, et en particulier la poitrine de ces populations soient très-développées, elles ne paraissent pas s'être jamais beaucoup adonnées à la guerre, sans doute parce qu'elles auront toujours trouvé suffisantes les défenses naturelles qu'établissent leurs nombreuses et profondes rivières.

» Tout le pays est très-peuplé. Pour dresser la carte grossière que nous avons essayé d'en faire, nous avions demandé à un grand nombre de naturels de nous indiquer le nom et la situation des principales villes. Quoique interrogés séparément, tous s'étaient accordés à nous donner à peu près les mêmes indications, élevant très-haut le nombre et l'importance de ces villes; et pourtant, en nous rendant ensuite à Séshéké, nous vîmes plusieurs villages, renfermant au moins cinq ou six cents âmes, dont nos donneurs de renseignements n'avaient pas fait mention, parce qu'ils les avaient trouvés trop peu considérables pour cela.

» Beaucoup d'objets manufacturés en Europe ont

pénétré, par les côtes de l'est et de l'ouest, jusqu'au centre du continent africain. Peu après notre arrivée sur le Chobé, nous vîmes, à notre grand amusement, un individu s'avancer vers nous, couvert d'une éclatante robe de chambre à grands ramages. Beaucoup de Makololo possèdent des manteaux de flanelle ou d'autres étoffes imprimées de toutes les couleurs. Malheureusement nous apprîmes en réponse à nos questions, que ces objets avaient tous été échangés contre des esclaves. Il paraît que cet odieux trafic a commencé dans le pays en 1850 seulement. A cette époque, une troupe de gens appartenant à une tribu éloignée, du nom de Mambari, vint trouver Sébitoane, et lui offrit à vendre une grande quantité d'étoffes et quelques vieux fusils de fabrique portugaise. On leur proposa en échange du bétail et de l'ivoire; mais ils déclarèrent qu'ils n'accepteraient que des enfants âgés d'environ quatorze ans. Les Makololo éprouvèrent d'abord quelque répugnance à faire un pareil échange ; mais la domination qu'ils exercent sur les races noires était un piége auquel ils ne surent pas résister. Les Mambaris leur conseillèrent de fondre à l'improviste sur les Bashukulompo, leur promettant des fusils s'ils voulaient leur donner les captifs qu'ils feraient, en gardant pour eux le bétail. Cet arrangement fut accepté, et, l'expédition faite, les Mambaris purent amener avec eux environ deux cents esclaves acquis de cette manière. On dit que trente de ces malheureux avaient été donnés contre trois vieux fusils presque hors d'usage.

Les marchands Mambaris, qui paraissent habiter au nord-ouest, sur les bords de la mer, avaient promis de revenir en 1851 ; mais, à notre départ du pays, ils n'avaient pas encore réalisé cette promesse. Le seul moyen d'empêcher un plus grand développement de l'esclavage dans le pays, serait d'y ouvrir un commerce fondé sur des bases plus morales, et surtout de se hâter d'y introduire les lumières de l'Évangile du Christ (1). »

Après une résidence de deux mois dans le pays, le docteur Livingstone fut convaincu que, quoique riche et fertile au plus haut degré, l'élévation périodique des eaux de ses nombreuses rivières, la présence de la mouche tsétsé et le voisinage redoutable des Boërs étaient des obstacles insurmontables pour l'établissement d'une station de missionnaires.

Il est nécessaire pour bien suivre les quatrième et cinquième voyages du docteur Livingstone, et conséquemment les explorations les plus importantes, de bien se rappeler la position de Linyanti, car en suivant les pas du missionnaire nous devons y retourner plusieurs fois encore. C'est pendant son séjour dans cette ville qu'il visita pour la première fois ce magnifique fleuve Zambèse qui poursuit son cours jusqu'au canal Mozambique, et qui est probablement destiné à devenir un jour le grand chemin des voyageurs, des trafiquants et des missionnaires, au centre jus-

(1) Extrait du Journal des Missions Évangéliques, septembre 1852, p. 352 ; reproduit dans le Bulletin de la Société de Géographie, août 1852, p. 292.

qu'à présent inconnu du grand continent Africain.

Dans différentes parties de son cours, il porte le nom de Séshéké, Liambye, ou Liambaye, et de Zambèse. Au point où le docteur Livingstone l'atteignit d'abord, il est appelé Séshéké; c'est aussi le nom d'une ville située sur sa rive gauche, mais ces diverses désignations signifient seulement « *la grande rivière,* » distinction à laquelle il a droit.

Le zélé voyageur rend ainsi compte de sa première visite au Zambèse : « Nous avançâmes à cheval à environ 100 milles (160 kilomètres) plus loin que le lieu où s'étaient arrêtés nos chariots pour voir le Séshéké ou rivière des Barotsés; il a de 300 à 500 yards (275 à 455 mètres) de largeur et à la fin de la saison sèche il avait encore un grand volume d'eau. Ses vagues soulevaient les canots, les balançaient doucement et éveillaient dans ma mémoire d'anciens souvenirs ! Quoique ses rives fussent élevées de seize à vingt pieds (5 à 6 mètres), nous vîmes les traces d'un débordement annuel à 15 milles (24 kilom.) au delà. Lorsque le vent souffle, de très-grandes vagues s'élèvent sur sa surface, et en le traversant il arrive souvent des accidents. Il était très-tranquille lorsque je le franchis le matin pour célébrer le service divin dans la ville de Séshéké, mais lorsque l'heure propice pour prendre la hauteur du soleil fut venue, les vagues étaient si hautes que ce ne fut qu'avec grande persuasion que je pus engager les naturels à me reconduire sur l'autre rive. » Le pays qu'il traversa pour atteindre le fleuve était généralement plat et cou-

vert de plantations de palmiers et d'euphorbias gigantesques. Rien ne saurait décrire la joie du docteur Livingstone, lorsqu'il eut ainsi découvert ce qu'il croyait, et ce qu'il a depuis reconnu, être la clef du centre de l'Afrique australe. Car le fleuve qu'il voyait alors était non-seulement un grand amas d'eau, mais une puissante artère dont on pouvait faire usage pour porter la vie et la civilisation parmi les nombreuses populations de l'Afrique centrale du Sud.

Mais quelque grand que fût l'intérêt que le docteur Livingstone éprouvât, en présence du magnifique panorama qui se déroulait devant lui, cet intérêt était principalement concentré sur les habitants de cette belle région.

En ayant reçu un accueil aussi amical, il résolut d'entrer avec eux en plus intime relation, persuadé que l'Évangile, avec son puissant secours et ses résultats, en ferait un peuple grand et prospère.

Plein de ces espérances, notre voyageur reprit la route qu'il avait déjà parcourue, mais en se servant cette fois des rivières Tammunacle et Zouga. En arrivant sur les bords de cette dernière le 1er octobre 1851, il écrivit à ses supérieurs à Londres, leur faisant part de ses généreux projets et de l'espoir qu'il avait de conquérir à la foi les peuples nombreux qui habitaient les régions nouvelles dont il leur faisait passer une esquisse sous les yeux. Mais avant d'entreprendre cette grande œuvre de régénération, il croyait nécessaire de se rendre au Cap pour y conduire sa femme et ses enfants, et les y embarquer pour

Londres ; il devait d'ailleurs s'y faire soigner d'un violent mal de gorge, et y faire soigner son bras (1).

Libre, alors, de toute cause de retard, maître de lui-même, plein de zèle et d'ardeur pour ses grands projets, il pourrait alors y consacrer les deux ou trois années qu'il croyait nécessaires pour son accomplissement.

La Direction de la Société des Missions de Londres s'empressa de donner au docteur Livingstone la plus cordiale sanction ; elle lui accorda un congé de deux ans et le mit à même de satisfaire à tous les engagements qu'il avait contractés jusqu'alors.

---

## CHAPITRE III.

Excursion du docteur Livingstone à la ville du Cap, en 1852. — Départ de madame Livingstone pour l'Angleterre. — Il commence son quatrième et grand voyage vers le Nord. — Il arrive à Kuruman. — Attaque de Kolobeng par les Trans-Vaal-Boërs. — Leurs desseins meurtriers contre le docteur Livingstone. — Il suit une nouvelle direction nord-nord-ouest. — Aspect du pays qu'il traverse. — Voyage pénible. — Contrée inondée. — Recherche du Chobé. — Trois jours et trois nuits parmi les roseaux et les joncs. — Il descend la rivière. — Étonnement des Makololo. — Réception à Linyanti. — Conduite de Sékélétou et de son peuple.

Nous allons rapporter maintenant le quatrième voyage d'exploration du docteur Livingstone, celui du Cap à Loanda (Saint-Paul de Loanda), la remarquable traversée de l'Afrique australe du sud au nord, entreprise que beaucoup avaient tenté sans

(1) Le docteur Livingstone avait, il y a quelques années, soutenu dans le désert un combat terrible avec un lion ; il en sortit vainqueur, mais non pas sans avoir reçu plusieurs blessures dont une n'est pas encore guérie.

jamais pouvoir l'accomplir. Ce voyage se compose de trois parties distinctes : 1° le trajet du Cap à Linyanti, 2° le séjour à Linyanti, 3° le trajet de Linyanti à Loanda ; nous allons, dans ce chapitre, nous occuper de la première.

Ayant accompagné madame Livingstone et ses enfants à la ville du Cap, à 1000 milles (1,609 kilomètres) de Kolobeng, et après les avoir recommandés aux soins des Directeurs des Missions Évangéliques en Angleterre, il commença, le 8 juin 1852, ce mémorable voyage qui, soit que l'on considère son étendue, ses périls, les conquêtes qu'il a values à la science géographique, ou ses conséquences probables au point de vue social et spirituel pour les tribus de l'Afrique centrale et du Sud, n'a pas son pareil dans l'histoire des voyages modernes.

En se rendant de la ville du Cap à Kuruman, il rencontra des obstacles et il éprouva quelques revers qui arrêtèrent alors les désirs de son esprit ardent, mais dans lesquels il reconnut ensuite le doigt de Dieu. Car c'était pendant ce retard que les Trans-Vaal-Boërs (malheureusement reconnus par le gouvernement britannique comme sujets d'une République indépendante) firent une attaque meurtrière contre les Bakuains, uniquement parce que leur chef Séchélé, fervent chrétien, ne voulait pas devenir leur vassal ou leur assurer le monopole de la traite de l'ivoire, en défendant aux trafiquants anglais de traverser son pays pour aller vers le Nord. Attribuant à l'influence et aux conseils du docteur Livingstone cette manifestation de la volonté et des

justes prétentions du chef des Bakuains de Kolobeng, ces hommes cruels résolurent de faire retomber leur vengeance sur le missionnaire, et ne firent aucun mystère de leurs desseins meurtriers. Ayant donc ravagé les habitations des naturels à Kolobeng et tué soixante Bakuains, ils coururent à la demeure du missionnaire. En y arrivant, le chef exprima à plusieurs reprises son désappointement de n'avoir pas pu s'emparer du docteur Livingstone, et sa détermination de s'emparer un jour de lui mort ou vif. Les Boërs ayant échoué dans leurs sanguinaires projets, commencèrent à envahir et saccager sa maison. Ils y commirent de nombreux dommages, pour lesquels le missionnaire n'a encore reçu aucune indemnité. Affligé comme il l'était par ce triste événement, le passage suivant d'une de ses lettres montre quelle fut sa résignation toute chrétienne, et l'influence que ce déplorable événement exerça sur ses voyages ultérieurs. « Les funestes projets des Boërs m'engagent plus que jamais à tenter d'ouvrir une nouvelle route vers l'intérieur de l'Afrique centrale du Sud, et la protection de la Providence, qui m'a empêché de tomber entre les mains de ceux qui auraient au moins paralysé mes efforts, me fait croire que Dieu a l'intention de m'employer encore. Les pertes que nous avons éprouvées se montent à environ 300 liv. sterl. (7,500 fr.). Je n'en marcherai que plus légèrement; car je pourrai désormais mettre tous nos effets dans un wagon. »

Le séjour de Kuruman, quoique pénible pour lui,

était nécessaire. Il partit enfin, prenant une direction nord-nord-ouest par une route un peu différente de celle qu'il avait suivie dans ses précédents voyages afin d'éviter la mouche tsétsé. Cette nouvelle route le conduisit dans une contrée boisée, où, à sa grande surprise, la vigne croît et donne des grappes d'un beau pourpre. Ce voyage fut également fatigant pour les hommes et les animaux ; une herbe haute de deux à trois mètres rendait les bœufs très-craintifs, ils s'échappaient souvent et s'enfuyaient quelquefois jusqu'à 10 ou 15 milles sans s'arrêter. Notre voyageur fut forcé de remplir le double emploi de conducteur de wagon et de pionnier pour frayer la route, ayant toute la journée à la main, ainsi qu'il le dit, tantôt la hache tantôt le fouet, jusqu'à ce qu'il eut atteint avec ses gens la latitude de 18° 4′. A ce point il approchait du Chobé ; il entra dans le réseau de rivières dont nous avons déjà parlé, mais l'état des choses avait bien changé depuis sa première visite ; alors les eaux atteignaient leur point le plus bas et les rivières coulaient dans leur lit ordinaire ; mais maintenant tout le pays était inondé. C'était là une très-grande difficulté, et elle se trouva bien aggravée par la soudaine maladie de toute sa suite, à l'exception d'un jeune homme. Forcé de laisser en arrière les malades et le wagon, il dut donc aller à Linyanti presque seul ; mais il était courageux, et il marcha en avant. Ayant traversé avec peine la plus étroite de ces rivières, lui et son seul compagnon valide arrivèrent à une autre nommée *Sanshurah*, d'un

demi-mille (environ 800 mètres) de large et rempli d'hippopotames. Il s'embarqua dans un petit canot qu'il avait apporté avec lui de la ville du Cap, et franchit le pays inondé à la recherche du Chobé. Après avoir traversé une plaine inondée de 20 milles (32 kilomètres), il grimpa sur un grand arbre et fut réjoui par la vue de la rivière tant désirée; mais en approchant, il la trouva inabordable à cause d'une large bordure de papyrus, de roseaux et d'autres plantes aquatiques, sorte de *chevaux de frise* naturels qui en défendaient les abords. Tout en coupant ou renversant cette forte végétation, notre voyageur et son compagnon s'avancèrent péniblement vers le Chobé, portant le canot avec eux. Une barrière encore beaucoup plus formidable que les roseaux et les joncs les arrêta de nouveau. « C'était, dit le missionnaire, une horrible espèce d'herbe de deux mètres de haut ayant les bords dentelés, qui coupait les mains cruellement, traversait mes fortes guêtres jusqu'aux genoux et mes souliers jusqu'aux orteils. » Ils passèrent ainsi trois jours au milieu des roseaux; mais, quoique constamment dans l'eau jusqu'à la ceinture, il dormait la nuit; et, le quatrième jour, il fut récompensé en atteignant la rivière, il y lança son canot. Ils s'y embarquèrent joyeusement, et ils descendirent le Chobé environ 20 milles (32 kilomètres), et arrivèrent à un village habité par les Makololo. Les naturels furent stupéfaits de cette apparition inattendue; entourés de tous côtés, comme ils le supposaient, par leurs rivières, ils se croyaient

inabordables. L'arrivée subite du docteur Livingstone leur sembla donc merveilleuse, et ce voyage le grandit à leurs yeux. La seule explication qu'ils pussent donner d'un événement aussi étrange, c'était qu'il était tombé du ciel parmi eux, ou qu'il était arrivé à cheval sur un hippopotame.

Les difficultés de cette première partie du voyage avaient donc été grâce à la Providence heureusement surmontées. Aussitôt que la nouvelle de l'arrivée du docteur Livingstone et de son compagnon fut parvenue à Linyanti, le chef expédia de cette ville un grand nombre de canots avec cent quarante hommes pour y conduire les compagnons du docteur Livingstone restés en arrière avec leur wagon. Ils furent reçus à Linyanti comme on recevait les plus grands chefs.

Sékélétou, successeur de Sébitoane, alors âgé de dix-neuf ans, témoignait surtout sa joie. « J'ai maintenant un autre père, disait-il, au lieu de Sébitoane. » Le peuple partageait ses sentiments; la croyance semblait générale qu'avec le missionnaire un grand bonheur était arrivé; beaucoup d'entre les naturels espéraient être élevés tout à coup à une condition égale à celle des Bakuains et des habitants de Kuruman, dont ils avaient entendu parler dans des termes très-exagérés; d'autres s'imaginaient qu'ils seraient bientôt transformés en hommes civilisés, ayant les vêtements, les chevaux, les armes, les voitures, etc., des Européens. « Jésus-Christ, disaient-ils, n'avait pas aimé leurs an-

cêtres, telle était la cause de leur présente dégradation. Il avait aimé les hommes blancs et leur avait donné toutes les choses merveilleuses qu'ils possèdent, et comme le missionnaire était venu pour leur enseigner à prier Jésus-Christ, ils n'auraient bientôt plus rien à désirer. On espérait aussi beaucoup de nos médicaments et de ma libéralité, etc. »

Sans entrer dans de grands détails relativement à cette seconde visite du docteur Livingstone à Linyanti, il est une circonstance que nous ne devons pas passer sous silence. Sébitoane avait, à ce qu'il paraît, désigné une fille pour lui succéder, mais c'était contre sa propre inclination; elle renonça donc sincèrement et avec joie en faveur de Sékélétou. Cependant, comme il y avait un prétendant à la place de chef de guerre et que le jeune homme le redoutait, il n'accepta l'autorité qu'avec répugnance, et la suite montra qu'il avait eu raison de craindre ce chef de guerre. Comme Sekélétou avait positivement prohibé la vente des enfants, son rival fit entrer clandestinement des marchands d'esclaves dans ses domaines et reçut d'eux en récompense un petit canon. Armé de ce formidable engin de mort et sûr de pouvoir arracher le pouvoir à son légitime possesseur, il lui demanda une entrevue, et il arriva à l'endroit où étaient Sékélétou et le docteur Livingstone, après être convenu avec ses gens que, tandis qu'il serait en conférence avec le jeune chef, ils devraient à un signal donné fondre sur lui et le massacrer à coups de hache.

Sans qu'il connût la conspiration, la présence seule du docteur Livingstone, qui se tenait à côté de Sékélétou fit avorter cette entreprise, et quelques-uns des conspirateurs ayant le soir même découvert les projets du prétendant au fils de Sébitoane, celui-ci fit exécuter immédiatement son rival. Le docteur Livingstone n'apprit que le jour suivant tout ce qui était arrivé.

---

## CHAPITRE IV.

**Résultats du séjour du docteur Livingstone à Linyanti. — Désir de Sékélétou de le retenir. — Recherche d'une localité convenable pour l'établissement d'une mission. — Ce qui arriva à Sékélétou à son départ. — Flottille des naturels. — Voyage sur le Zambèse. — Magnificence et beauté du fleuve. — Les Banyetis. — Chutes et rapides. — Le pays des Barotsés et sa capitale. — Visite à ce peuple. — Productions naturelles. — Malaria. — La solitude et les sauvages. — Le docteur Livingstone atteint le confluent de la Liba. — Son retour à Linyanti.**

Ce fut pour le docteur Livingstone une douce satisfaction que de penser que sa présence à Linyanti et son influence avaient fait échouer les projets des marchands d'esclaves venus de l'ouest. Quelques-uns même, à la seule nouvelle qu'il venait de franchir le Chobé, s'enfuirent avec précipitation dans leur pays ; le missionnaire parvint aussi à empêcher les Makololo d'attaquer un retranchement dans la vallée de Barotsé dans lequel quelques marchands d'esclaves s'étaient réfugiés, attaques dont les suites eussent été fatales à tant d'hommes. Lorsqu'il voulut

démontrer aux Makololo toute la difficulté de réduire dans cette position une troupe armée de quarante mousquets, un chef secondaire des naturels lui répliqua avec une cruelle sagacité que la faim était assez puissante pour en venir à bout. C'était, disait-il, un ennemi redoutable.

Le docteur Livingstone ayant témoigné à Sékélétou le désir de parcourir son pays pour rechercher un lieu favorable à l'établissement d'une mission, celui-ci, qui désirait retenir son hôte le plus longtemps possible auprès de lui, s'opposa à son départ, disant d'abord qu'il ne l'avait pas encore assez vu, que de plus, il ne pouvait pas le laisser aller seul de peur qu'il ne lui arrivât quelque accident. Retenu par ces motifs et par d'autres encore, ce ne fut qu'à la fin de juillet 1853 que les préparatifs pour son excursion exploratrice vers le Nord furent terminés. Il partit du village de Sékhosi situé sur le Zambèse, et le matin de son départ, une animation extraordinaire eut lieu parmi les naturels, qui ne comprenaient pas quels seraient un jour pour leurs descendants les résultats de la visite du missionnaire. Ils se réunirent sur la rive, gesticulant avec vivacité, poussant de grandes exclamations, et des cris discordants, surveillant la flottille qui se réunissait devant eux sur le fleuve. En effet, en cet endroit, sous le beau ciel des tropiques, trente-trois canots montés par 160 rameurs attendaient le signal du départ. Notre voyageur ayant eu le choix parmi ces embarcations retint un canot de vingt pouces (50 centimètres) de large et

34 pieds (10m,34) de long avec six rameurs expérimentés et d'une force athlétique. Malgré la force du courant des eaux du Zambèse, le signal du départ ne fut pas plutôt donné que tous les canots partirent avec une vitesse qui témoigna que l'habileté et la force de ces mariniers de l'intérieur l'emportaient de beaucoup sur la rapidité du fleuve.

En remontant le Zambèse, qui au-dessus de Séshéké porte le nom de Liambye ou *Liambaye*, le docteur Livingstone fut rempli d'admiration pour la magnificence et la beauté du spectacle qui s'offrait à sa vue; le fleuve a souvent, écrit-il, plus d'un mille (1609 mètres) de largeur, un grand nombre d'îles de 3 à 5 milles (5 à 8 kilomètres) de long se succèdent les unes aux autres, et leur luxuriante végétation offre un coup d'œil admirable, ainsi que celle de ses bords. On y voit le dattier et plusieurs espèces de palmiers. Des chutes rapides rendent la navigation dangereuse (1). Les îles à une petite distance ressemblent à de vastes corbeilles de verdure qui s'élancent du sein du fleuve et que dominent majestueusement des palmiers élancés.

Les rives, qui sont rocheuses et calcaires, font de nombreux détours; elles sont couvertes par les nombreux villages des Banyetis, peuple pauvre mais laborieux; ce sont d'habiles chasseurs, d'une grande

(1) Les principales de ces chutes sont celles de Catima-Molelo, de Nambué, de Bombué, de Kalé, de Gonyé; voir l'esquisse de la rivière de Séshéké que nous avons donnée, d'après celle du docteur Livingstone, au Bulletin de la Société de Géographie de mai 1854.

adresse lorsqu'ils poursuivent les hippopotames. Ils cultivent le blé dans une grande étendue; malheureusement leur pays est soumis à l'affreuse plaie de la mouche tsétsé.

Vers le 16e degré de latitude méridionale commence une grande vallée traversée par le fleuve; c'est le pays de Barotsé qui donne son nom à une fraction riveraine des Makololo. Cette vallée, dont l'étendue est de cent milles (160 kilomètres) du nord au sud, est bordée par deux rangées de collines, qui s'écartent de la rivière, au nord nord-est, et au nord nord-ouest, jusqu'à ce qu'elles soient distantes de 20 à 30 milles (32 à 48 kilomètres) l'une de l'autre. Comme l'Égypte, elle est exposée à des inondations annuelles qui sont l'ouvrage du fleuve, et non des pluies du pays même. Mais comme les eaux ne montent jamais au delà de dix pieds (environ 3 mètres), les naturels ont formé de nombreuses élévations, sur lesquelles ils bâtissent leurs villages et font paître leur bétail.

La capitale de ce pays, nommée Nariélé, est bâtie sur une de ces hauteurs artificielles; sa population peut être évaluée à un millier d'habitants. Elle a remplacé une autre grande ville dont le fleuve recouvre aujourd'hui l'emplacement. Santourou, le chef des Barotsé, a fait pendant plusieurs années travailler tous ses sujets pour faire élever le plateau sur lequel est aujourd'hui bâtie Nariélé. A l'est de cette ville se trouve Katongo, la station commerciale portugaise la plus avancée dans l'intérieur de l'Afrique méridionale; c'est une colonie de Benguela. Le chef était

absent; mais le docteur Livingstone fut très-bien reçu par ses serviteurs. Il y rencontra des commerçants arabes, sujets de l'imam de Mascate, venus de Zanzibar, qui avaient traversé le continent d'est en ouest. C'est un des épisodes les plus intéressants de son voyage, que cette rencontre du premier missionnaire chrétien dans cette contrée avec un négociant portugais, chasseur et marchand d'esclaves, et avec des voyageurs musulmans exerçant la même profession.

Lors de la visite du docteur Livingstone, les eaux du Liambye étaient basses, toute la vallée était couverte d'une herbe épaisse de plus de trois mètres de hauteur dont la tige atteint la grosseur du pouce d'un homme. Au milieu de ce luxuriant pâturage, il voyait de grands troupeaux paître dans toutes les directions. En visitant les terres élevées qui bordent la vallée, il les trouva couvertes d'arbres et de jardins que les industrieux naturels avaient remplis de cannes à sucre, de patates douces, de manioc, de yam, de bananes, de millet, etc. Sur les terres basses, lorsque les eaux se retirent, ils récoltent une grande quantité de maïs et de blé de Cafrerie (sorgho). Ces produits, avec une abondance de lait et de poissons, donnent au pays des Barotsés une grande célébrité comme pays d'abondance, «mais hélas! c'est aussi un pays de mort. Il faudrait, dit le docteur Livingstone, lutter continuellement contre la fièvre, si l'on voulait établir ici une mission, car cette maladie est fréquente et dangereuse, même parmi les naturels. J'ai eu huit attaques de la fièvre et la dernière a été très-forte;

cependant je n'ai jamais été forcé de garder le lit. J'ai essayé des remèdes des naturels, pour découvrir s'ils avaient quelque vertu thérapeutique Mais après avoir tenté des bains de vapeur, enfumé comme un hareng saur, etc., je crois que nos médicaments sont plus efficaces et plus sûrs. »

La région autrefois inconnue au milieu de laquelle nous venons de suivre le docteur Livingstone, abonde, ainsi qu'une grande partie du pays arrosé par le Liambye, en gibier. « Au delà de la vallée de Barotsé, écrit-il, les troupeaux de gros animaux ont surpassé tout ce que j'avais vu jusqu'alors. La hardiesse et la familiarité des élans et des buffles m'étonnait. Un soir quatre-vingt-un buffles défilèrent devant notre feu, et les lions étaient assez impudents pour venir rugir près de nous. Les antilopes noires sont en grande abondance ainsi que le *nakong ;* il y a une très-jolie petite gazelle sur le Séshéké, nommée *heranyane*, que je n'avais pas encore vue. Les oiseaux sont en grand nombre sur les bords du fleuve et les martins de sable (*sand martins*) ne les quittent jamais. Nous les vîmes par centaines en plein hiver. De nouvelles espèces d'arbres attiraient aussi mon intention... » Cependant quoique l'esprit du savant missionnaire fût occupé par tout ce qui l'entourait, il souffrait néanmoins de son isolement et de la situation dans laquelle il se trouvait. En effet, dans ses précédents voyages, il avait au moins un compagnon qui sympathisait avec lui ; mais maintenant, il était seul, et il res-

sentait profondément, surtout pendant la nuit, lorsque les occupations de la journée étaient terminées, le besoin d'un ami qui pût partager les plaisirs et adoucir les peines de sa grande entreprise. Loin de pouvoir converser avec un compagnon intelligent il était réduit à supporter « le bavardage continuel des Makololo », qui quoique très-bons, et très-dévoués à sa personne, étaient des sauvages de premier ordre. « Il fallait supporter, écrit-il, leurs danses, leurs cris, leurs questions, leurs anecdotes, leurs querelles, etc. Ces enfants de la nature m'inspirent un grand dégoût pour le paganisme, et une opinion plus grande encore des bienfaits qui pourront résulter de l'établissement d'une mission parmi ces tribus du sud qui se montrent aussi sauvages qu'aucune de celles que j'aie encore vues ». La température à l'ombre est environ 100° Fahr. (38° centig.) pendant le jour, et souvent 90° (32° centig.) à neuf heures du soir. A Nariélé le docteur Livingstone quitta les Makololo, qui l'avaient accompagné jusque-là, et il se dirigea avec quelques Barotsés vers le confluent de la Liba, ou Londa avec le Liambye. Les rives du Liambye étaient basses et sans arbres jusqu'au 14° 38′ latitude, où une forêt épaisse s'étendait jusqu'au fleuve. Suivant toujours sa direction vers le nord, il atteignit le 25 août 1853 le confluent de la rivière avec le fleuve, vers le 14° 11′ latitude sud, et trouva que la Liba venait du nord-nord-ouest, et le Liambye de l'est-nord-est. Ici aussi le pays était plus élevé que dans les par-

ties antérieurement traversées. En retournant à Nariélé, il visita la chaîne de hauteurs qui limite vers l'est la vallée de Barotsé, mais il ne découvrit nulle part une localité salubre où il fût possible d'établir une mission en sûreté. Il redescendit donc le Liambye sans avoir pu atteindre son but, mais il avait acquis une telle connaissance du pays qu'il lui fut dès lors possible de déterminer la route qu'il devait suivre pour atteindre la côte occidentale d'Afrique (1).

---

## CHAPITRE V.

**Travaux du missionnaire parmi les Makololo. — Il se prépare à partir pour l'ouest. — Il renvoie les Bakoba à Kuruman. — Il quitte Linyanti. — Voyages sur les rivières. — Il quitte la Liba et continue son voyage sur un bœuf. — Souffrances et maladie. — Sacrifices. — Beauté et fertilité du pays. — Il atteint la latitude de Loanda. — Voyage vers l'ouest — Rapacité des naturels. — Grands périls. — Heureuse rencontre. — Il arrive à Loanda. — Sa réception dans cette ville.**

En reprenant sa résidence temporaire de Linyanti, le docteur Livingstone fit ce qu'il put pour l'instruction des Makololo; entre autres choses il

(1) Ce fut à son retour que des lettres venues du Cap lui apprirent la distinction dont il avait été l'objet de la part de la Société de Géographie de Paris, qui, comme nous l'avons dit, lui avait décerné, en 1852, sa grande médaille d'argent pour la découverte du lac N'gami. Il écrivit alors, à la date du 28 septembre 1853, au président de la Société une lettre dans laquelle il rend compte de son voyage dans la vallée de Barotsé. Voir le Bulletin de la Société de Géographie, mai 1854, p. 364. Cette lettre était accompagnée d'une esquisse du cours du Séshéké; elle a été gravée pour le Bulletin.

s'efforça d'engager quelques-uns des naturels à apprendre à lire, mais ce premier résultat de toute instruction leur paraissait surnaturel, et ce ne fut qu'après de longues conférences entre les principaux chefs et de grandes hésitations, qu'il fut décidé que l'on en tenterait l'essai. Deux des parents de Sékélétou furent désignés pour acquérir cet art merveilleux. Malgré leur prudente appréhension qui montrait la grande circonspection des Africains, ces deux élèves et d'autres qui suivirent leur exemple, s'appliquèrent avec un tel zèle qu'ils connurent parfaitement l'alphabet en une seule journée d'étude.

Après avoir constaté quelle devait être la meilleure route pour se diriger vers l'ouest, et avoir terminé tous les préparatifs pour un voyage aussi difficile et aussi pénible, le docteur Livingstone n'attendait que la saison des pluies pour pouvoir faire la route par eau; l'époque étant arrivée, le 10 novembre 1853, il prit congé de Sékélétou et des Makololo, avec lesquels il était resté si longtemps et dont il avait reçu tant de marques d'amitié, et quittant Linyantî, il se dirigea vers le nord. Mais comme les naturels qui l'avaient accompagné depuis Kuruman avaient beaucoup souffert des fièvres, il jugea nécessaire de les renvoyer à cette station, il n'était d'ailleurs pas en peine pour trouver des compagnons de bonne volonté; vingt-sept Barotsés (1)

(1) Les Barotsés sont, comme on l'a dit plus haut, une fraction des Makololo.

étaient prêts à l'accompagner et Sékélétou ayant généreusement mis son propre canot à la disposition du missionnaire, il se considérait comme parfaitement équipé pour le voyage. L'extrait suivant d'une de ses lettres fera mieux connaître quelles étaient à cette époque sa situation morale et ses pensées :

« Me voici, grâce à Dieu, entièrement rétabli, les » fièvres m'ont quitté, et si je suis assez heureux » pour éviter les fièvres intermittentes, je pourrai » porter la parole du Christ à ceux-là qui jus- » qu'alors n'ont pas appris à le prier. Il y a beau- » coup de grandes tribus dans la direction que » je vais suivre, toutes sont encore plongées dans » l'obscurité et dans les ténèbres de la mort. J'espère, » Dieu aidant, établir l'Évangile dans cette région, » et vivre assez pour voir la double influence de » l'esprit du christianisme et du commerce tarir la » source amère de la misère africaine. »

Poursuivant son voyage, d'abord sur le Liambye et ensuite sur la Liba, il avança rapidement et il éprouva une satisfaction sans mélange à remonter ces belles rivières dans son léger canot. Cependant au bout de quelque temps, il lui fallut abandonner cette agréable manière de voyager, pour avoir recours à une autre bien plus pénible : à dos de bœuf.

C'est ainsi qu'il continua lentement son voyage vers le nord, pendant plus de 300 milles (480 kilomètres) jusqu'à ce qu'il eut atteint la latitude de Loanda (Saint-Paul-de-Loanda), ville portugaise, de la côte

occidentale d'Afrique où il voulait se rendre; alors quittant la direction nord qu'il avait jusqu'alors suivie, il se dirigea vers l'ouest.

Les fatigues personnelles qu'il éprouva et les lenteurs causées par le mode de progression qu'il avait adopté eussent été pour lui peu de chose, si toutes les autres circonstances lui avaient été aussi favorables; mais on était dans la saison des pluies, il se trouvait si constamment mouillé par de grandes averses que force lui fut de placer son chronomètre, qui lui était si nécessaire pour ses observations, sous ses aisselles, et que bien souvent il lui arriva d'avoir de l'eau jusqu'à la ceinture en traversant les rivières ou les plaines marécageuses. Pendant cette partie du voyage, il ne vivait, ainsi que les naturels qui l'accompagnaient, que de racines de manioc qui, contenant une grande partie d'amidon, occasionnaient une affection aux yeux. Ces misères, ces fatigues n'engendraient pas seulement un découragement momentané, mais encore des maladies; il lui fallut en effet, pendant plusieurs nuits, pour prendre quelque repos, s'étendre dans ses vêtements mouillés sur la terre humide, souffrant de la fièvre qui le privait de sommeil, minait ses forces, et rendait de jour en jour son voyage plus difficile; mais il puisait une nouvelle énergie dans le sentiment de l'accomplissement de son devoir et dans les pieuses réflexions que lui suggérait sa religion éclairée. Tandis qu'il poursuivait son pénible voyage, tantôt à travers des plaines inondées, tantôt à travers des forêts impénétrables, le pays lui plaisait

toujours, et il assure que le souvenir de quelques-uns des sites, qui s'offrirent à ses yeux charmés, ne le quittera jamais. Il fut assez heureux aussi pour être parfaitement traité par les naturels Balondas (1).

En arrivant à la latitude de Loanda, le docteur Livingstone se dirigea, avons-nous dit, vers l'ouest, mais à partir de ce point il trouva les naturels qui vivent dans le voisinage de la colonie portugaise d'Angola, si démoralisés par leur contact avec les marchands d'esclaves que ce ne fut qu'avec beaucoup de difficultés, et à travers mille dangers, qu'il parvint à continuer son voyage.

Sous le plus frivole prétexte il lui fallait payer des droits. Il fut, ainsi que les Barotsés qui l'accompagnaient, obligé de se défaire de ce qui ne leur était pas absolument nécessaire, et même de leurs vêtements pour payer les droits de bienvenue, les amendes, le passage des rivières, et lorsqu'ils eurent donné tout ce qu'ils possédaient, une foule rapace les entoura encore, les obsédant de leurs importunités, voulant s'emparer de ce qu'ils leur cachaient; et, à leur refus, les menaçant de leur faire un mauvais parti. Mais la prudence et le courage du docteur Livingstone l'emportèrent. Il se trouvait alors, ainsi que ses compagnons, réduit à de grands embarras par suite de la fatigue, du besoin et des maladies. L'extrait suivant d'une de ses lettres montre quelle était sa

(1) Ils sont établis entre les sources de la Liba et celles du Zambèse; leur pays est quelquefois désigné dans nos cartes sous les noms de *Lunda*, *Londa*, *Alunda*, *Alua*.

situation à cette époque du voyage : « Jamais je n'ai » eu à supporter tant d'averses ; toutes les rivières » étant gonflées ; il fallait en traverser plusieurs à » gué, les autres nous les passâmes à dos de bœuf, » d'autres, à la nage. Mes Barotsés ne savaient pas » que je pouvais nager, aussi à la première grande » rivière que nous atteignîmes, manifestèrent-ils » leurs craintes à mon égard : Tenez-vous bien, ne » nous quittez pas! me criaient-ils avec une affection » qui me toucha ; je voulais d'abord suivre leur avis, » mais je pensais qu'il valait mieux nager vers le » rivage, et au moment de l'atteindre, j'eus le plaisir » de voir qu'on accourait à mon secours. Leurs vête- » ments flottaient sur la rivière et deux me saisirent » hors d'haleine par les efforts qu'ils avaient faits. » Lorsque nous pouvions marcher, j'allais bien, mais » lorsque nous étions obligés de nous arrêter pen- » dant les orages, la fièvre s'emparait de moi et je » n'avais alors d'autre abri contre la pluie que ma » misérable petite tente.

» En approchant des établissements portugais, les » populations sont de plus en plus redoutables et » perverties ; n'ayant plus rien à leur donner nous » courûmes risque de la vie. Les Chiboques sont sur- » tout les plus grands vauriens de cette partie de » l'Afrique. Le dimanche, nous étions assemblés pour » le service divin, lorsque toute une tribu vint nous » entourer armée de fusils, de flèches, de lances et » de coutelas. Ils vociféraient en brandissant leurs » armes. Je m'assis et je priai le chef d'en faire au-

» tant, ensuite je réclamai le silence et je lui dis que
» je désirais savoir ce qu'ils voulaient. Notre crime
» consistait en ce que l'un de nos hommes avait
» en crachant atteint l'un d'entre eux. Je répondis
» que si le chef pouvait sérieusement appeler cela
» un crime je payerais une amende (sous des prétextes
» aussi futiles nous en avions souvent à payer). Il
» l'accepta, mais les guerriers la refusèrent et de-
» mandèrent une chose, puis une autre, jusqu'à ce
» qu'enfin ils exigeassent que l'un de nos hommes
» fût vendu comme esclave. Nous vîmes que leur
» intention était de nous piller et nous nous armâ-
» mes. Ils ne craignaient que nos armes, nous n'étions
» pas préparés au combat, mais armés comme nous
» l'étions, pas un chef n'eût échappé à la première
» décharge. Nous résolûmes de leur laisser verser le
» premier sang. Cette résolution les rendit plus trai-
» tables, ils acceptèrent un bœuf et nous donnèrent
» deux ou trois livres de viande pour nous montrer
» qu'ils étaient revenus à des dispositions amicales.
» Nous fûmes souvent traités de cette manière et à
» la fin, nous n'obtenions aucun passage par un vil-
» lage ou une ville sans le payer. Je donnai tout ce
» que j'avais, les bœufs, les vêtements, les rasoirs,
» les cuillers, etc. »

Mais la Providence n'abandonna pas le docteur Livingstone et ses fidèles compagnons de voyage; parvenus à la rivière Quango, il eut le bonheur de rencontrer des colons portugais, qui le conduisirent en sûreté lui et sa suite à Cassange (avril 1854). De-

puis ce point il fut traité avec beaucoup de bonté par les autorités portugaises et par la population en général jusqu'à son arrivée à Loanda le 31 mai 1854.

Ces secours providentiels lui vinrent à temps, car ses souffrances vers la fin du voyage et les attaques réitérées de la fièvre et de la dyssenterie avaient tellement épuisé ses forces physiques qu'il ne pouvait rester assis sur son bœuf pendant plus de dix minutes de suite et lorsqu'il entra dans la ville tant désirée, il était réduit à l'état de squelette. Mais là des amis l'attendaient. Le meilleur de tous était Edmond Gabriel, Esq., chargé d'affaires de la Grande-Bretagne à Loanda, le seul Anglais de cette ville; le docteur Livingstone fut, ainsi que ses vingt-sept compagnons, généreusement accueilli par lui. « Je n'oublierai jamais, dit-il, le plaisir délicieux que j'éprouvai à être couché dans un bon lit après avoir couché six mois sur le sol, ni les attentions continuelles que M. Gabriel eut toujours pour moi pendant ma longue maladie. Que Dieu veuille l'en récompenser un jour! »

La Société royale géographique de Londres avait déjà, ainsi que nous l'avons dit, récompensé le docteur Livingstone en 1850 pour la découverte du lac N'gami; elle lui décerna, dans sa séance générale du mois de mai 1855, la médaille d'or Victoria (*Patron's Medal*) pour cette mémorable traversée du cap de Bonne-Espérance au lac N'gami et de Linyanti à Loanda. Le comte d'Ellesmere, qui présidait alors la Société, ajouta en proclamant le nom du

voyageur, qu'on lui accordait cette distinction honorifique « pour la précision scientifique avec laquelle le missionnaire anglais, seul et livré à ses propres ressources, avait imprimé son cachet sur tant de stations ou de contrées jusqu'alors laissées en blanc dans les cartes (1). »

---

## CHAPITRE VI.

Coup d'œil sur le passé. — Souffrances. — Projets pour l'avenir. — Les compagnons du docteur Livingstone. — Leurs craintes. — Leurs tourments. — Leur conduite à Loanda. — Bon accueil des Portugais. — Sol et productions d'Angola. — Traces des Jésuites. — Rétablissement et départ du docteur Livingstone. — Observations astronomiques. — Rencontre avec des anciens ennemis. — Leur rapacité trompée. — Esprit commercial des Africains. — Le docteur Livingstone parmi des amis. — Heureux retour à Linyanti.

Nous avons jusqu'à présent suivi le missionnaire explorateur pendant une série de voyages, de découvertes d'une grande étendue et d'une importance presque inappréciable; et si c'eût été un homme ordinaire, il aurait pu terminer à Loanda le cours de ses travaux d'exploration, et mettre un terme aux dangers de toutes sortes qu'il avait jusqu'alors affrontés. Il avait en effet cruellement souffert; et, à son arrivée, le corps amaigri, sans forces, il lui fallut se jeter sur un lit de douleur.

(1) ..... of the scientific precision with which the unarmed and unassisted English Missionary had left his mark on so many important stations, or regions, hitherto blank. » — Voir l'*Address at the Anniversary Meeting* of 1855, broch. in-8°, et le Journal de la Société royale géographique de Londres, tome XXIV.

Depuis deux longues années qu'il était séparé de sa famille, l'occasion n'était-elle pas bien tentante de s'embarqur à Loanda, pour aller la rejoindre en Angleterre. Mais si le corps était faible, l'âme était toujours forte, et les plus nobles sentiments de l'honneur et du devoir y faisaient taire le désir du repos, alors qu'il y avait encore quelque chose à faire.

Il résolut donc de retourner à Linyanti, et, après s'y être reposé pendant quelque temps, de commencer une nouvelle exploration vers l'est. Deux motifs principaux le portaient à cette détermination; premièrement, il sentait que son honneur comme Anglais, et comme missionnaire chrétien était engagé à faire tout ce qui dépendrait de lui pour ramener dans leur pays, les naturels pleins de confiance qui l'avaient accompagné à Loanda, et qui de leur côté avaient loyalement rempli leurs engagements envers lui. Ce motif seul aurait pu suffire; mais il y en avait encore un autre, à certain égard, d'une plus sérieuse considération : il n'avait pas encore atteint le résultat important qu'il considérait comme le but suprême de tous ses efforts, c'était d'ouvrir, de la côte à l'intérieur de l'Afrique, une route praticable pour le commerce et l'introduction de l'Évangile. Il venait à la vérité de trouver une route vers la côte occidentale, mais elle présentait tant de dangers et d'obstacles de toute sorte, qu'il était réellement douteux qu'elle pût jamais servir à l'introduction de la civilisation dans l'Afrique

australe et contribuer au bonheur des nombreuses populations de l'intérieur. Il comprit donc que son œuvre de courage et de dévouement n'était pas terminée, et il se prépara à retourner à Linyanti à travers des tribus hostiles et des marais pestilentiels, afin de chercher par une autre route à atteindre, s'il était possible, le but qu'il se proposait. « Je sens, écrivait-il, que l'œuvre à laquelle je me suis dévoué n'est qu'à moitié terminée. Le chemin, vers la côte orientale, sera peut-être moins difficile que celui que j'ai trouvé pour gagner la côte occidentale. Si je réussis, nous aurons au moins le choix. J'ai l'intention, avec l'aide de Dieu, de descendre le Liambye ou Zambèse jusqu'à Quilimane..... Si je ne puis réussir, je retournerai à Loanda, et de là je m'embarquerai pour l'Angleterre. »

Tels étaient les projets qui occupèrent les pensées du docteur Livingstone pendant son séjour forcé à Loanda; mais beaucoup de semaines de souffrances se passèrent avant qu'il pût songer sérieusement à se préparer pour la grande entreprise qu'il avait tant à cœur. Pendant ce temps, ses compagnons (les Barotsés) attendaient patiemment son rétablissement. Ils avaient d'ailleurs assez à faire pour occuper leurs pensées et leur temps dans ce monde nouveau pour eux au milieu duquel ils se trouvaient. En effet, quelque temps avant d'arriver à Loanda, leur confiance dans le docteur Livingstone avait été ébranlée par les mauvais propos des peuples à l'ouest de Cassange, qui leur insinuaient que l'homme blanc ne les

conduisait à la mer que pour les vendre et les faire servir de nourriture à ceux qui y venaient dans des vaisseaux. Aussi lorsqu'ils virent la ville, et surtout lorsqu'ils montèrent à bord des croiseurs anglais dans le port, ils furent d'abord remplis de crainte; et, quoiqu'ils se refusassent à croire que l'ami de leur chef et le leur, fût un homme de mauvaise foi et qu'il méditât leur perte, pendant quelque temps ils ne purent cacher leurs craintes. Mais en allant à bord des bâtiments, ces craintes furent dissipées promptement par la réception toute cordiale qu'ils reçurent des officiers et des matelots. Ces derniers surtout se montraient empressés à rendre mille petits services amicaux à leurs visiteurs étonnés; ils leur prenaient la main, leur parlaient dans un jargon inconnu entremêlé d'une franche gaieté, et, ce qui était encore mieux, partageaient avec eux leurs rations. Tout cela mit bientôt les Barotsés à l'aise. Désirant rapporter dans leur pays quelques-uns des articles merveilleux et précieux qu'ils virent à Loanda, ils se louèrent pour décharger un bâtiment à houille et continuèrent à travailler pendant un mois. Au bout de ce temps ils y renoncèrent; mais aussi longtemps qu'ils vivront, ils ne cesseront de s'étonner de la prodigieuse quantité de *pierres qui brûlent* qu'un seul vaisseau peut contenir. Jusque-là, ils s'étaient imaginé que leurs canots étaient les plus beaux des navires et qu'ils étaient les meilleurs mariniers du monde; mais ils revinrent sur les bords du Liambye avec des idées bien restreintes de leur valeur et de celle de leur marine

Ce qui parut les étonner le plus à Loanda, ce fut la découverte que le monde avait une fin ; à leur retour, ils semblaient ne jamais se lasser de parler sur ce sujet, ni leurs compatriotes de les entendre. « Nos pères, disaient-ils, nous ont assuré que le monde n'avait pas de fin, mais ils avaient tort, car lorsque nous voyagions, nous arrivâmes tout à coup à la fin du monde, et le monde nous disait aux yeux : « c'est fini, il n'y a plus rien de moi, il n'y a rien que la mer. » Nous ne devons pas laisser passer cette preuve de la simplicité naïve des compagnons du docteur Livingstone, sans faire une autre citation d'une de ses lettres, qui établit un fait également honorable pour eux et pour lui. « Quoique contraints, dit-il, de s'assujettir à de rudes travaux à Loanda pour se nourrir, jusqu'à leur retour, je n'ai jamais entendu un murmure. Le rapport qu'ils firent de l'expédition, soit en public soit en particulier, et leurs témoignages d'amitié envers moi, étaient très-flatteurs. »

Rien ne saurait surpasser l'hospitalité et l'amitié avec lesquelles le docteur Livingstone fut traité pendant son séjour à Loanda, non-seulement par le résident anglais, mais encore par l'évêque d'Angola, qui alors gouvernait la province. Il reçut aussi le meilleur accueil des marchands de la ville. Ses compagnons y eurent également part; enrichis de plusieurs articles utiles que leur avait fournis leur guide, chargés par le gouverneur de présents pour leur chef Sékélétou, pour eux-mêmes et pour leurs amis, ils se préparèrent à retourner sur les rives du Liambye,

remplis d'admiration pour le pays des hommes blancs, et ayant pour le missionnaire un respect qui approchait de l'idolâtrie.

Nous avons cependant encore tant à voyager à la suite du docteur Livingstone, que nous ne pouvons nous arrêter plus longtemps avec lui sur la côte occidentale, sinon pour dire que, d'après ce qu'il y vit, il eut une très-haute idée de la beauté et de la fertilité du pays. Il pense qu'avec une culture convenable, peu de pays seraient plus productifs que la province d'Angola. Il constata que le café moka, dont quelques plantes y avaient été autrefois introduites par les Jésuites, s'était tellement répandu qu'on en trouvait à 300 milles (500 kilomètres) de la côte à l'état sauvage. Il dit encore que la culture en est si simple et sa production si abondante, que quelqu'un, avec une énergie ordinaire, en dégageant seulement les buissons qui étouffent les plantes, amasserait une fortune. Pendant son séjour à Loanda, il visita aussi quelques couvents et églises ruinées, avec d'autres restes d'un âge passé. Ce qu'il trouva de plus intéressant, relativement aux progrès sociaux des naturels de la côte d'Angola, ce fut leur habileté à lire et à écrire, qu'ils devaient à des maîtres portugais.

Ayant recouvré ses forces et terminé ses préparatifs de voyage, plein d'espoir pour les grands projets qu'il méditait, le 20 septembre 1854, il se remit en route avec ses compagnons pour Linyanti (1). Mais

(1) Voir les *Annales des Voyages* de mai 1855, p. 246.

alors sûr d'une protection efficace partout où s'étendait l'autorité portugaise, il poursuivit sans trop de hâte sa route vers Cassange, se détournant parfois de son chemin pour visiter les points qui pouvaient l'intéresser, tels que Massingano, Pungo-A-N'dongo, Braganza et Cabango. Au contraire de ces voyageurs qui sont satisfaits de visiter d'une manière superficielle les pays qu'ils parcourent, il assura et fixa sur sa route la latitude et la longitude de beaucoup de lieux, de façon à rendre la route plus facile à ceux qui la suivraient. « Pendant son séjour sur le territoire portugais, dit M. Maclear, l'astronome royal de la ville du Cap, il visita les principales villes. Il corrigea les cartes d'Angola et des pays voisins, qui reposaient jusqu'alors seulement beaucoup plus sur les rapports des naturels que sur les observations astronomiques, et il reconnut qu'elles étaient singulièrement erronées. Il détermina la position de toutes les rivières qu'il put suivre, fixa le confluent de leurs principales branches, et ne laissa aucune ville importante sans en déterminer la position. Ces grands travaux, ainsi que les nombreux détours de la route directe pour visiter des villes inconnues, et les observations additionnelles qu'il fit constamment, retardaient considérablement sa marche; mais des empêchements bien plus graves l'attendaient lorsqu'il quitta l'Angola pour entrer dans le pays occupé par les tribus Chiboque, Bushinge et Bangala, tribus dont il avait déjà éprouvé la cupidité et la violence lors de son premier passage, et

dont le caractère farouche et cruel suffisait pour détourner la plupart des voyageurs de se hasarder à traverser leur territoire. Sur un des points de cette région inhospitalière, au bord d'une grande rivière (le Casaï, sans doute?), il trouva un grand nombre d'hommes armés; et, s'il n'eût pas montré beaucoup de présence d'esprit et de courage, lui et ses gens eussent certainement été dépouillés de leurs provisions et de leurs effets, et probablement forcés de retourner à Loanda. Un jeune bœuf et un fusil par homme, c'étaient là les conditions les plus favorables auxquelles on consentait à les passer sur la rive orientale de la rivière. « Très-bien, dit notre voyageur du ton le plus calme possible, j'en suis fâché, que voulez-vous faire de moi? — Je ne puis le dire, répliqua le chef, il faut me donner tout ce que vous avez. » Cependant la journée s'avançait, et le chef sachant que sans barques il serait impossible aux voyageurs de traverser la rivière, donna secrètement ordre à ses gens de les emmener toutes. Sans cependant donner au rusé sauvage aucune raison de supposer que son dessein avait été découvert, un des gens du docteur Livingstone regardait avec une indifférence apparente dans une autre direction, tout en suivant avec soin le cours d'un des canots que les rapaces naturels allèrent cacher dans une crique éloignée de la rivière, loin, comme ils le supposaient du moins, de l'atteinte du docteur Livingstone et des siens. Lorsque la nuit fut venue, le chef et ses gens retournèrent à leurs tentes. Et, tandis que l'obscu-

rité et le silence régnaient, quelques-uns des Barotsés, guidés par leur compagnon à la vue perçante, allèrent silencieusement vers la crique où la barque était cachée; et, lorsque le jour parut, le chef trop avide put voir, avec rage et mystification, que ses captifs étaient en liberté, et entièrement hors de ses atteintes, quoique le canot eut été ramené à sa place.

Bientôt, après avoir traversé le Casaï, le docteur Livingstone laissa derrière lui ces farouches naturels, et, pour employer ses propres paroles, se crut désormais chez lui. Il fut reçu avec enthousiasme dans les différentes villes et villages qu'il traversa; il ne manqua de rien de tout ce que le peuple pouvait donner. Il fait remarquer que les Africains sont naturellement propres et adonnés au commerce. « Nous éprouvâmes, dit-il, de grandes difficultés en traversant plusieurs villages: on employait toutes sortes de ruses pour nous retenir afin que nous fussions obligés d'acheter notre souper. Mais ce ne fut que le 12 août 1855 que le docteur Livingstone atteignit la partie du pays des Barotsés, environ à 800 milles (1280 kilomètres) de Loanda, où il put changer le mode lent et difficile de voyager auquel il avait été jusqu'alors astreint pour la navigation plus rapide en rivière; mais, avant de pouvoir le faire, il fallait construire des canots. Cependant cela fut bientôt fait, et en dix jours il fut en état d'échanger joyeusement « la *Terra firma* » contre ce mode de voyage plus facile. Son contentement était exprimé en ces termes, dans une lettre qu'il écrivit pendant son séjour sur

les bords du Liambye : « Vous serez satisfait d'apprendre que mes hommes sont tous en bonne santé et préparés à entreprendre un autre voyage, et que, comme nous avons été obligés de vendre presque tout ce que nous rapportions de la côte occidentale pour nous procurer des vivres, il ne leur reste que peu de chose à montrer à leurs compatriotes après leur longue absence du pays.

» Aidés par un fort courant qui les favorisait, la descente du Liambye fut si rapide, qu'en moins de vingt jours le docteur Livingstone et sa suite arrivèrent à Linyanti. On peut facilement se faire une idée des démonstrations de joie avec lesquelles ils furent reçus par Sékélétou et son peuple, et avec quelle avidité naïve les Makololo écoutaient les récits de leurs compatriotes voyageurs. Avant cette grande course, le docteur Livingstone était à leurs yeux un être extraordinaire, mais maintenant ils le considéraient comme un personnage tout à fait supérieur, et leur confiance en lui n'eut dès lors plus de bornes.

## CHAPITRE VII.

Préparatifs pour le voyage vers l'Est. — Popularité du docteur Livingstone. — Offres de services. — Confiance des Makololo dans leur guide. — Origine, langage et constitution de ce peuple. — Les Balonda. — Leur industrie. — Influence de la femme. — Dissensions matrimoniales. — Idolâtrie. — Hospitalité. — Abondance de gibier. — Descente du Zambèse. — Observations astronomiques. — Chutes de Mosiotunya. — Le docteur Livingstone reçoit des secours du Rev. P. Moffat. — L'île de Kalai. — Coutume sauvage. — Il quitte le Zambèse et se dirige vers le Nord-Est. — Confluent du Kafué. — Le Bashukulumpo. — Il atteint une région élevée. — Géologie du Pays. — Végétation. — Importance de cette découverte. — Situation favorable de cette région pour une station de missionnaires. — Il atteint le Loangua. — Zumbo. — Dangers pour les naturels. — Lions. — Il approche de Têté. — Épuisement. — Un déjeuné de civilisé. — Bonne réception à Têté. — Observations pendant le séjour à Têté — Mines de charbon, mines d'or, d'argent, de fer. — Productions végétales. État actuel du pays. — Il continue à descendre le Zambèse. — Il atteint Quilimane. — Découragement et suicide d'un naturel. — Le docteur se rend à Maurice et de Maurice en Europe par la voie de Suez. — Tempête sur la Méditerranée. — Relâche à Tunis. — Arrivée à Marseille. — Il se rend à Londres. — Sa réception. — Distinctions honorifiques dont il est l'objet.

Désireux de commencer son nouveau voyage vers l'est, le docteur Livingstone résolut de ne pas rester à Linyanti plus longtemps qu'il ne serait nécessaire; deux mois cependant se passèrent avant que ses préparatifs pussent être terminés. Mais quoi qu'il lui manquât, ce ne devaient pas être les volontaires pour sa nouvelle expédition. En effet, les rapports faits par ceux des naturels qui l'avaient accompagné à Loanda, et le désir de trouver une route vers la côte orientale de l'Afrique, engagèrent beaucoup des

naturels à se mettre à sa disposition. Aussi lorsqu'il fut prêt à partir, il n'y eut pas moins de 114 hommes qui furent heureux de se confier à lui pour l'accompagner en qualité de pionniers. Ce fait doit être d'autant plus remarqué qu'une partie du voyage projeté devait se faire à travers un pays d'où les Makololo avaient été expulsés peu de temps auparavant par leurs ennemis puissants, les Matabélés, dont le territoire, gouverné par Mosélékatsé, s'étendait le long de la rive méridionale du Zambèse dont les voyageurs allaient suivre la rive septentrionale. Le docteur Livingstone et sa suite n'avaient cependant rien à craindre de ceux dont ils allaient avoir à traverser le pays pendant la première partie de leur voyage. C'étaient des Makololo, les sujets de Sékélétou et des amis du courageux missionnaire.

Pour bien faire comprendre dans quelle position le docteur Livingston allait se trouver dans ce voyage vers l'est, nous croyons nécessaire d'entrer dans quelques détails sur les mœurs et le caractère du peuple au milieu duquel il allait se trouver. Ainsi que nous l'avons déjà dit, les Makololo appartiennent à une race mélangée. Quelques-uns d'entre eux, maintenant réduits par le climat pestilentiel à un petit nombre, quittèrent, il y a peu d'années, la région sèche et peu salubre contiguë au Lahari, ou comme on le nomme fréquemment, au désert de Kalahari. Ils sont composés de tribus de Bechuanas, telles que les Bakotas, les Barotsés, les Bashubeas, les Banyetis, Matlotloras, etc., etc., etc., et par-

lent le sechuana. Quoique très-inférieurs en nombre à ceux chez lesquels ils trouvèrent un refuge, ils parvinrent bientôt à prendre un tel ascendant politique et moral, qu'ils forment aujourd'hui l'aristocratie du pays et qu'ils sont établis en dominateurs des premiers possesseurs du sol. Aussi le sechuana est-il devenu la langue classique, la langue de la cour de Makololo, circonstance qui a eu pour résultat immédiat de faciliter les relations des missionnaires avec les naturels. Mais tandis que ces Béchuanas forment une partie très-influente des Makololo, la masse de cette nation consiste en une race nègre, belle, athlétique et intelligente. Pendant le voyage du docteur Livingstone sur le Zambèse, ce fut avec une tribu de ces nègres (les Balonda) qu'il se trouva principalement en contact. Dans le pays au nord de cette rivière il les trouva très-nombreux, et vivant en petites communautés. Ils se livrent volontiers à l'agriculture.

Le docteur eut, en traversant leurs villages, une preuve de leur industrie ; de tous côtés il voyait les hommes, les femmes et les enfants travailler avec assiduité dans leurs jardins, cultiver le maïs, le blé de Cafrerie (sorgho), le millet, les haricots, les courges, du riz, etc., qui, particulièrement dans les terres basses, annuellement inondées par le Zambèse, donnent un grand rendement, comparativement au peu de peine que prennent les naturels pour les ensemencer et les recueillir.

Lorsque le docteur Livingstone eut obtenu une

plus intime connaissance de l'état social de Makololo, ce qui le frappa surtout, ce fut l'autorité dont jouissait la femme et sa puissance dans la famille, contrairement à ce qu'on a souvent observé en Afrique.

On a généralement remarqué que le paganisme prive la femme de ses droits dans la société, la condamne à l'infériorité et à la dégradation. Il en est ainsi chez les Cafres et d'autres nations du Sud, avec lesquels notre voyageur se trouva plusieurs fois en contact. Il ne s'attendait donc pas à trouver chez un peuple païen et très-superstitieux, la position respective de l'homme et de la femme renversée, et cela lui parut si étrange, qu'il ne voulut le croire qu'après que ses observations sur ce point eussent été confirmées par les rapports des Portugais. Il constata donc : que la femme peut siéger dans les conseils de la nation, qu'un jeune homme en se mariant est tenu d'abandonner son village pour habiter celui de sa femme ; qu'en contractant cette union il s'oblige à fournir à la mère de sa femme le chauffage aussi longtemps que la vieille femme vivra : que la femme seule a le droit de demander le divorce, et que, dans le cas d'une séparation, les enfants deviennent la propriété de celle-ci ; que le mari ne peut contracter le moindre engagement sans la sanction de la femme. Ce sont là certainement des indications de la suprématie de la femme que l'on doit être tout étonné de trouver au centre de l'Afrique australe. En retour de la déférence du mari, ses

femmes doivent lui fournir la nourriture ; c'est peut-être pour cela, ainsi que le fait remarquer le docteur Livingstone, que les femmes ne manquent jamais de maris, et que, du Cap à l'Équateur, on ne trouve pas une vieille fille. De temps en temps, cependant, il survient quelque brouille dans les ménages, et il paraît que la faute en est plus souvent aux femmes qu'aux hommes. Dans tous les cas, lorsqu'un mari est assez malheureux pour offenser ses femmes, elles le punissent en l'attaquant dans la partie la plus sensible : l'estomac. En rentrant chez lui à l'heure ordinaire, s'il réclame son dîner à sa première femme, elle le renvoie à la seconde qu'il aime davantage, celle-ci à la troisième, et ainsi de suite jusqu'à la dernière, et toujours avec un résultat négatif. Alors, il n'a d'autres ressources pour se venger du mal qu'on lui fait, que de grimper, épuisé et affamé sur un arbre dans le lieu le plus fréquenté de son village et de s'écrier d'un ton larmoyant : « Écoutez ! oh ! écoutez !!! Je croyais avoir épousé des femmes, mais ce ne sont que des sorcières ; je suis célibataire, je n'ai pas une seule femme ; est-ce bien là une position sortable pour un homme comme moi ? »

Les femmes ne se contentent pas toujours de montrer leur déplaisir de cette manière ; quelquefois elles renforcent leur autorité sur le mari par des soufflets et par des coups. Mais, à la vérité, les Makololo reconnaissent eux-mêmes que c'est aller un peu trop loin ; et dans ce cas, le sentiment public se

prononce contre une telle conduite. Aussi, lorsque cela arrive, le malheureux mari obtient-il une sorte de réparation, car alors les autorités du village interviennent, et la femme qui a abusé de son autorité est condamnée à porter son mari sur son dos depuis la Cotla (cour de la maison du chef) à sa propre maison, poursuivie pendant le chemin des quolibets et des rires moqueurs des hommes d'un côté, et, d'un autre côté, accompagnée par les sympathiques propos des femmes et par des exhortations telles que celle-ci : « Donne-lui en encore! » La première fois que le docteur Livingstone fut témoin de ce spectacle, il s'agissait d'un homme grand et robuste que portait une petite vieille femme, aussi ne put-il s'empêcher d'en rire, au grand scandale de la jeune Afrique. Contrairement à toutes les autres tribus du sud de l'Afrique connues du docteur Livingstone, ces nègres sont idolâtres. En passant sur leurs principales routes, il vit des sentiers conduisant à des lieux consacrés aux esprits dans les profondes retraites de leurs forêts. Ils se rendent souvent dans ces lieux, et comme ils attribuent les maladies et les calamités aux ombres offensées de leurs parents morts, ils font de fréquentes offrandes en vivres et autres choses, mais des êtres invisibles ne sont pas les seuls objets de leur idolâtrie. Le docteur Livingstone vit des idoles faites de leurs mains, telles qu'un bloc de bois avec une tête d'homme grossièrement sculptée, ou bien un lion en terre ayant deux écailles pour les yeux, debout sous un hangar; lorsque les gens sont mal-

heureux, ils battent le tambour toute la nuit devant ces images. Ils sont encore très-superstitieux; ils ne voulaient pas manger avec ni devant un étranger. Lorsque le docteur leur donnait de la viande, ils l'acceptaient avec reconnaissance, mais ils l'emportaient chez eux.

Mais, quelque regrettable que fût l'état social de ces enfants de la nature, ils se montraient toujours doux et bienveillants pour le docteur Livingstone. Lorsqu'avec ses compagnons il approchait d'un village, un messager venait généralement au-devant d'eux avec une invitation polie d'y entrer et de choisir l'arbre sous lequel il leur convenait de se reposer. Lorsqu'il avait accepté cette offre amicale, les habitants apportaient et arrangeaient à l'ombre de cet arbre autant de nattes empruntées à leurs demeures, qu'il en fallait pour abriter leurs hôtes du soleil de midi et de la rosée de la nuit. Jamais les vivres ne manquèrent, et la suite du docteur Livingstone fut bien nourrie pendant toute la durée du voyage jusqu'à Têté. Les naturels que l'on rencontra donnaient toujours de bonne grâce, s'excusant que le manque de temps ne leur permît pas de mieux faire et ne voulant rien accepter en retour de leurs bons procédés.

Cependant, quoique les voyageurs dussent beaucoup à leurs amis, ils n'étaient pas toujours à leur charge; une grande partie du pays qu'ils traversèrent fourmillait littéralement de gros gibier; les troupes d'éléphants surpassaient surtout de beaucoup tout ce

que le docteur Livingstone avait entendu dire, ou ce dont il se faisait une idée. Ces animaux font un grand tort aux naturels, ils entrent fréquemment dans les jardins, et si on vient à les troubler tandis qu'ils mangent des courges ou d'autres végétaux, ils poursuivent les naturels, démolissent leurs habitations dans lesquelles ceux-ci se réfugient et les tuent. La suite du docteur Livingston fut souvent obligée de tirer sur ces énormes quadrupèdes pour débarrasser le chemin. De plus, on en tua un grand nombre de jeunes pour leur nourriture ; mais ces animaux formidables étaient souvent dangereux, car lorsqu'ils étaient alarmés, ils se précipitaient au milieu des voyageurs. En outre des éléphants le docteur Livingstone trouva ce pays étendu et bien arrosé, partout peuplé de buffles, de girafes, de zèbres, d'antilopes, de cochons, etc. Ne parlant que d'une seule espèce, le magnifique antilope sauteur, il écrit : « Je ne pouvais me former aucune idée du nombre de ces beaux animaux que je vis dans mon voyage; je ne puis que le comparer à celui des sauterelles, car aussi loin que ma vue pouvait atteindre ils me semblaient une masse tremblotante quelquefois éparpillés et d'autres fois compacte sur une plaine de six à sept milles de longueur (9 à 11 kilomètres) et trois ou quatre (5 à 6 kilomètres) de largeur.»

Quelquefois, lorsque le docteur Livingstone s'éloignait pour se procurer du gibier pour sa suite et qu'il se couchait dans l'herbe le fusil à la main, examinant ces animaux répandus sur leurs pâturages, il

était tellement ému de ce majestueux spectacle qu'il se sentait incapable de tirer un seul coup de feu et qu'il s'en revenait les mains vides vers ses gens, plutôt que de porter la mort au milieu d'une scène aussi belle ; mais les besoins journaliers de ses nombreux compagnons ne permettaient pas à notre hardi explorateur d'écouter souvent ces sentiments de compassion, il fallait avant tout trouver un dîner, et pour l'obtenir il fallait tuer la belle et gracieuse girafe, le zèbre léger, l'élégant antilope ou le lourd hippopotame. C'est peut-être ici le cas de faire observer que le mets le plus friand des Makololo, le roastbeef de la vieille Afrique, est la chair du zèbre, tandis que la girafe remplace le veau, l'hippopotame le porc, et les nombreux antilopes, la venaison. Ces mets délicats et variés manquèrent rarement à nos voyageurs pendant leur longue course, tandis que les rives du fleuve leur fournissait en abondance du gibier ailé; des oies, des canards et d'autres oiseaux plus petits volaient en myriades le long de la route qu'ils suivaient. D'un seul coup de fusil, le docteur n'abattait pas moins de dix-huit canards ; il n'est pas besoin d'en dire davantage pour faire voir que l'Afrique centrale du sud est tout autre chose qu'un désert aride. Les poissons étaient aussi abondants que la viande et la volaille.

Quelles que soient les autres privations que ses compagnons aient endurées, sa qualité de pourvoyeur des vivres ne donnait pas lieu à beaucoup de plaintes, et nous ne nous étonnons pas de l'entendre dire : « Je

trouvai inutile de me charger de poissons pendant le voyage, car les animaux ne semblaient pas connaître un fusil et se tenaient à portée de mon arme. » Aussi la fertilité du sol et l'abondance du gibier ne contribuèrent pas peu au succès de son entreprise.

Dès que le docteur Livingstone eut terminé ses préparatifs, il quitta Linyanti monté sur le dos d'un bœuf et se mit en route pour l'est, plein de confiance dans la Providence qui lui avait jusqu'ici été si favorable et plein d'espoir dans la réussite de son grand projet. La description que nous avons déjà donnée du peuple par les villages duquel il passait, mettra notre lecteur à même de le suivre journellement pendant une grande partie du voyage. Pendant longtemps il se tint en vue du Zambèse et suivit ses détours; il n'y eut pas de point important sur sa route où il ne fit quelque observation astronomique; l'usage qu'il fit du sextant et de son horizon artificiel était si fréquent, que le bruit le précédait qu'un homme blanc arrivait qui avait fait descendre le soleil et la lune et qu'il les portait sous son bras : la plus sérieuse autorité sur un tel point, l'astronome royal de la ville du Cap, a affirmé qu'au delà du district du Cap, il n'y a aucune rivière déterminée de position avec une aussi scrupuleuse exactitude que le Zambèse l'a été dans le centre de l'Afrique par les observations du docteur Livingstone.

Nous ne suivrons pas le voyageur dans tous les villages qu'il eut à traverser avant d'atteindre Séshéké, nous renvoyons le lecteur à l'ouvrage que le

savant missionnaire prépare en ce moment, notre tâche étant dans ce rapide aperçu de signaler seulement les points principaux de cette remarquable exploration vers l'Est.

Arrivé à Séshéké, le docteur Livingstone descendit dans des canots la rivière Liambye avec les deux cents Makololo qui l'accompagnaient. Il eut bientôt dépassé le confluent du Chobé, et à 10 milles (16 kilomètres) au delà, il commença à rencontrer des rapides. Laissant alors les canots, il marcha environ 20 milles (32 kilomètres) de plus le long de la rive gauche jusqu'à Kalai, autrement nommé île de Sekoté, où il arriva le 20 novembre 1855. En cet endroit le docteur Livingstone tint conseil, et il fut décidé que l'on éviterait la partie montagneuse à travers laquelle la rivière coule en tournant au nord-est, par le double motif de l'existence de la mouche tsétsé et de l'aspérité des chemins.

Le docteur quitta alors un instant ses compagnons et se rendit 8 milles (12 ou 13 kilomètres) plus bas pour visiter les fameuses chutes ou cascades de Mosiotunya. Elles sont situées par environ 17° 57′ de latit. sud, et 25° 57′ de longit. orientale du méridien de Greenwich (longit. 23° 37′ de Paris). Jusqu'alors elles n'avaient été visitées par aucun Européen, mais notre explorateur en avait souvent entendu parler. Il avait donc hâte de les voir. A la distance de 5 à 6 milles (8 ou 10 kilom.), il aperçut cinq ou six colonnes de vapeur paraissant s'élever jusqu'aux nuages, et dont l'effet était exactement semblable à celui que produit

en Afrique l'incendie des herbes sur les vastes étendues du terrain. Une petite colline boisée semblait barrer au delà et terminer le cours du Zambèse qui avait en cet endroit au moins 1,000 yards (913 mètres) de largeur et qui était couvert de nombreux îlots ombragés de magnifiques forêts tropicales. Il put se convaincre que cette chute, qu'il met au-dessus de celle du Niagara pour son imposante majesté, était causée par le subit rétrécissement du lit de la rivière de 1,000 à 25 yards (914 à 22 mètres), et à sa chute immédiate à travers une fissure ou faille d'une profondeur de 30 mètres environ.

Lorsque le docteur Livingstone visita les lieux, le Zambèse coulait dans son lit le plus étroit, et ses eaux étaient au plus bas, cependant l'effet du rétrécissement soudain de son cours et de sa chute était encore sublime au plus haut degré et effrayant du point où il la voyait. Peu satisfait de n'assister que de loin à ce phenomène naturel, il voulut voir de près la coupure par laquelle disparaissait le fleuve à travers une barrière de rochers et des colonnes de vapeurs s'élevant de 300 à 500 pieds (100 à 120 mètres), formant un nuage et retombant en pluie continuelle; il engagea donc un naturel des plus vigoureux et expert dans la conduite d'un canot à l'accompagner, et descendit avec lui la rivière au milieu des remous nombreux qui se formaient à l'approche du goufre, et il atteignit à grand'peine une petite île située immédiatement au-dessus de la chute et d'où il pouvait voir par-dessus le bord dans l'abîme écumant le tour-

billon de ses eaux, il se trouva alors au milieu du foyer de ces colonnes vaporeuses ; mais quelque admirable que fût ce spectacle, le docteur Livingstone pensa qu'il devait être faible en comparaison de ce qui arrivait à la saison des grandes eaux lorsque la rivière coule dans un lit large de plusieurs milles et pousse ses eaux grossies par la même étroite ouverture. Alors les colonnes de vapeurs peuvent être aperçues, et le bruit entendu à une distance de 10 à 12 milles (16 à 20 kilomètres). A 30 ou 40 milles (50 ou 60 kilomètres) à l'est-sud-est, la rivière sort du lit où elle est emprisonnée, et redevenue large et tranquille, elle coule au nord-nord-est, et au nord-est jusqu'à ce qu'elle atteigne la latitude de 15° 37′ sud.

Cependant, en 1854, le résident de la station de Kuruman, le Rev. Moffat, beau-père du docteur Livingstone, avait rendu visite à Mosélékatsé, le grand chef des Matabélés, la nation ennemie des Makololo, pour obtenir de celui-ci la permission d'établir un dépôt de provisions sur son territoire au point où l'on présumait que le docteur Livingstone le traverserait. Le chef matabèle, qui était lié par la reconnaissance au Rév. M. Moffat, désigna pour ce service 20 hommes qui furent chargés de transporter dix-sept boîtes et d'autres bagages sur la rive méridionale du Zambèse. Lorsque ces hommes y arrivèrent avec leurs trésors, ils hélèrent les Makololo sur la rive opposée, les informant du motif de leur visite et les invitant à prendre soin de ce

qu'ils avaient apporté pour le docteur, nom par lequel Livingstone était le plus connu en Afrique. Mais craignant la trahison, les Makololo refusèrent d'abord de s'approcher. Les Matabélés laissèrent donc les objets sur la rive méridionale du Zambèse, abandonnant à la responsabilité des Makololo le soin de les mettre en sûreté. Il est possible que la crainte que ces caisses n'eussent une vertu magique, ait influencé les bonnes dispositions des Makololo à l'égard du docteur; quoi qu'il en soit, aucun article ne fut pillé ou volé; et lorsque le docteur Livingstone arriva aux chutes de Mosiotunya, il trouva ce secours dans toute son intégrité.

Après avoir visité les chutes, le docteur Livingstone retourna 8 milles (11 kilom.) en arrière jusqu'à l'île de Kalai dont nous avons déjà parlé; on la nomme, avons-nous dit, île de Sekoté, parce qu'elle renferme le mausolée d'un chef puissant de ce nom. Il visita ce lieu, et ne trouva pas moins de soixante-dix grandes défenses d'éléphant autour de la tombe, et trente autres sur la tombe des parents du chef. Le peuple gouverné par Sekoté comptait parmi les barbares les plus dégradés de l'Afrique du sud. Les crânes humains étaient leurs ornements les plus précieux. Le docteur Livingstone en compta cinquante à soixante attachés sur des pieux dans un seul village; et ils étaient tellement recherchés, que des étrangers étaient souvent mis à mort rien que pour en augmenter le nombre; mais quelque temps avant la visite de notre ami, Sébitoane avait exterminé ou

chassé ces sauvages ; et par là il avait rendu un important service aux tribus environnantes. Sans cette circonstance, il est douteux que le docteur Livingstone eût pu traverser leur territoire, sachant qu'une grande partie du pays était composée de rochers, depuis les cataractes jusqu'à la rivière de Kafué, surtout une partie montagneuse nommée les collines de Kisi-Kisi, et qu'il était aussi infesté de mouches tsésé.

Le docteur Livingstone quitta le Zambèse à Kalai, et prenant la direction nord-est pendant environ 140 milles (225 kilomètres), le rejoignit à son confluent avec le Kafué. Cette belle rivière, coule, large et profonde, à travers un pays occupé par des tribus appelées Bashukulumpo, nom qui leur a été donné en conséquence de leurs cheveux qu'ils portent de manière à ressembler à un casque de dragon.

Au point où était alors parvenu notre explorateur, à la jonction des deux rivières, Zambèse et Kafué, il arriva à une belle chaîne de montagnes, s'étendant le long de la rive orientale du Kafué au loin vers le nord. Au moyen de l'eau bouillante, il s'assura que l'élévation, presque imperceptible, à laquelle il se trouvait alors, était de 4000 pieds (1220 mètres) au-dessus du niveau de la mer. C'était une découverte importante, en la rapprochant de ses premières observations relatives à une autre chaîne de montagnes de la même hauteur environ à l'ouest du continent, dont un des plus hauts points est occupé par le lac Dilolo ; il fut conduit à cette con-

clusion que le centre de l'Afrique forme une vallée étendue, flanquée à l'ouest et à l'est par ces deux chaînes de montagnes, et que dans le bassin, ainsi formé, un grand nombre de petites rivières venaient de chutes en chutes se jeter dans le Zambèse, grande artère fluviale de l'Afrique du sud.

Là aussi, à la jonction du Kafué avec le Zambèse, la végétation diffère de celle qui caractérise les terres basses autour de Linyanti et de Séshéké; mais le fait le plus important, c'est qu'en cet endroit commence un pays très-sain, s'étendant à l'est vers Têté.

De toutes ses découvertes, le docteur Livingstone considéra celle-ci avec le plus grand intérêt, car il vit tout à coup quel heureux parti on en pourrait tirer pour l'établissement d'une mission; et c'était là principalement le but qu'il poursuivait depuis six années de privations, de fatigues et de souffrances sur les hauteurs occidentales du côté de la vallée de Barotsé; il avait en effet traversé un pays à la fois salubre et productif; mais la difficulté de s'y rendre de la côte le rendait impropre comme centre d'établissement de missionnaires. Il en était autrement du pays où il était maintenant parvenu; et quoiqu'il n'eût pas encore suivi le Zambèse jusqu'à l'Océan, ses recherches et ses raisonnements lui faisaient à l'avance conclure que ce fleuve devait fournir un chemin facile vers l'intérieur.

Rempli de joie et d'espérance, ayant sous les yeux ce beau et large fleuve dont les eaux coulaient à travers une riche vallée à sa droite, sur laquelle se

pressaient de nombreuses populations, notre voyageur poursuivit sa belle exploration.

Les hautes terres qu'il parcourait alors étaient le pays dans lequel, après leur migration du sud, les Makololo s'établirent d'abord après avoir subjugué les Nègres, anciens possesseurs du sol, qui depuis étaient confondus avec leurs conquérants. Ici, la fatale fièvre, qui les avait décimés pendant qu'ils cherchaient un refuge dans les vallées pleines de roseaux et les marais insalubres du Chobé et du Seshéké, était à peine connue; et ils retourneraient avec joie dans cet heureux pays, s'ils pouvaient le faire en sûreté; mais ils en étaient empêchés par le voisinage des Matabélés, qui peuplent le pays au sud du Zambèse. Notre voyageur vit clairement cependant que, si lui et sa famille pouvaient habiter parmi les Makololo, ceux-ci pourraient rentrer en possession de ce beau pays en toute sécurité; car le chef des Matabélés, Mosélékatsé ne ferait jamais la guerre à un peuple chez lequel habitait une fille de son ami Moffat.

La région montagneuse, dont il est ici question, est, au contraire des basses terres, marquée par l'absence de forêts et de marais. Le pays est ouvert et onduleux, couvert d'herbes, ressemblant à un grand parc; il convient également aux pâturages et à l'agriculture, car le blé y est abondant et de qualité supérieure, ainsi que d'autres céréales et des racines de diverses espèces.

En bonne santé, et encouragé par la pensée qu'il approchait du terme de son long voyage, le docteur

Livingstone poursuivit sa route jusqu'à ce qu'il eût atteint le point où une autre grande rivière, le Loangua, se jette dans le Zambèse. Ici il rencontra les premières traces du séjours des Européens, mais ce n'était que des souvenirs d'un âge passé. Elles consistaient en quelques ruines de l'ancienne ville portugaise de Zumbo ou Jumbo, aujourd'hui abandonnée. C'était autrefois l'établissement le plus occidental de cette nation sur la côte orientale d'Afrique, mais depuis longtemps le flux de la civilisation, qui s'était étendu jusque-là, s'est retiré vers l'est, et Têté a pris sa place.

Après avoir quitté Zumbo, le docteur Livingstone, quoique encore engagé dans la région montagneuse, devait poursuivre sa route à travers un pays beaucoup plus difficile que celui qu'il avait traversé jusqu'alors. Il n'était plus dans un pays où, comme chez les Makololo, il avait lieu de se croire entièrement en sûreté, mais bien parmi des tribus qui lui étaient entièrement étrangères comme il l'était pour elles. Ces tribus étaient d'autant plus à craindre, qu'inconnues au docteur Livingstone, elles étaient alors en guerre avec les Portugais et avaient assiégé pendant deux ans leur petite colonie de Têté. Cependant, ce qui faisait sa sûreté, c'est qu'elles ne possédaient pas de canots, et que quand bien même elles en auraient possédé, les courants entre Zumbo et Têté les auraient empêchés de s'en servir à une grande distance du Zambèse. Les lions étaient considérés par ces farouches naturels comme des créatures sacrées,

car les naturels ne les tuaient pas, et, quoiqu'ils ne pussent compter sur leur clémence pendant la nuit et que pour cela ils dormissent dans les arbres, pendant le jour, lorsque quelques-uns étaient en vue, ils les approchaient à une distance respectueuse, et frappaient leurs mains en signe de vénération.

Pour comble d'affliction, le docteur Livingstone perdit bientôt ses derniers bœufs par suite des piqûres des tsétsés. Il lui fallut donc s'avancer à pied le long des rives du Zambèse au milieu des taillis épineux qui couvrent ses bords, et user désormais de la plus grande prudence afin d'écarter toute collision avec les tribus féroces et formidables qui parcouraient librement le pays. « Il n'était pas probable, écrit-il, que je pusse facilement reconnaître notre route, car le pays est couvert de bois, de gravier, de buissons, d'arbres et d'herbes, et souvent même nous ne suivions aucun sentier, évitant, faute d'argent, les villages où il aurait fallu donner quelque chose. » La température était fort élevée, elle occasionnait beaucoup de vapeurs, et il fallait toujours avoir les yeux tournés vers la terre pour ne pas en être incommodé. Au premier contact avec les naturels, ils prirent le docteur Livingstone pour un Portugais, et ils l'eussent attaqué avec sa suite si on ne les eût immédiatement détrompés. Cependant, lorsqu'ils apprirent que c'était un Anglais il lui témoignèrent des sentiments moins hostiles, comme à un membre de la nation qui aime les noirs. Affaibli comme il l'était alors, le docteur Livingstone désirait beaucoup trouver un lieu pour se reposer ; et cepen-

dant il ne pouvait aller de Zumbo à Têté sans fixer la position de beaucoup de villes sur sa route. Il arriva enfin à 8 milles (12 kilomètres) de cette dernière ville où il savait être bien reçu, et où il comptait retrouver quelques-unes de ces mille commodités de la civilisation dont il était privé depuis si longtemps. Mais il était tellement épuisé, qu'il lui fut impossible, malgré les plus pressantes sollicitations de ses compagnons, d'aller plus loin. Heureusement que le gouverneur portugais, informé de son arrivée, lui envoya, avec les témoignages de sa considération, ce que le docteur Livingstone appelle les matériaux d'un déjeuner civilisé ; comme il ne manquait pas d'appétit, il fit honneur à l'hospitalité portugaise, et, à l'exception du lit dans lequel il couchait à Loanda, après avoir couché six mois sur la terre, il ne goûta jamais un plus grand plaisir que de ce repas bienvenu. En effet, il renouvela tellement ses forces épuisées qu'il put, sans autres fatigues, poursuivre et terminer son voyage; et, le 2 mars 1856, le docteur Livingstone faisait son entrée à Têté. Le gouverneur de cette colonie, le major Sicard, le reçut avec la plus grande cordialité, et comme la saison ne lui permettait pas de descendre en sûreté le delta malsain du Zambèse, il accepta l'hospitalité de son digne hôte et resta pendant quelque temps dans cette ville.

Tandis qu'il était à Têté, il ne resta pas oisif (1); une chose surtout le frappa. Ce beau fleuve, son compagnon de voyage (*the companion of his travel*) qu'il

(1) Il écrivit de cette ville plusieurs lettres en Europe, l'une d'entre

avait constamment suivi pendant sa grande exploration, avait ici, dans une partie pourtant resserrée de son cours, plus de 1000 yards (914 mètres) de largeur; ne pouvait-il pas servir à introduire des marchandises dans l'intérieur du pays? En examinant le pays d'alentour, il put s'assurer que Têté était au centre d'un immense bassin houiller, et il découvrit deux veines de charbon de terre sur les bords d'une rivière (la Revubué) qui tombe ici dans le Zambèse; l'une avait 85 pouces (près de deux mètres) d'épaisseur. Dans un autre endroit, nommé Chicova, il en trouva deux autres et on lui assura que l'on y rencontrait aussi de l'argent, mais il ne put vérifier le fait. On savait aussi qu'autrefois un grand district aurifère, qui entourait en partie la mine de houille, rendait 130 livres par année; mais il était maintenant comparativement improductif parce qu'il était mal exploité. Ce métal précieux n'a été recherché jusqu'ici qu'à la surface; et cependant, dans quelques districts, on le trouve en morceaux gros comme des grains de blé. Il y a donc lieu de croire qu'en employant les procédés et les machines en usage dans l'Australie et en Californie, le rendement de ces mines délaissées serait considérable. Il y a aussi du fer d'aussi bonne qualité que le meilleur de Suède. Le docteur Livingstone vit souvent les naturels ployer le fer de leurs lances en attaquant des hippopotames et les redresser avec une simple pierre, sans qu'il en ré-

elles, adressée au président de la Société de Géographie de Paris, a été insérée au Bulletin d'*août-Septembre* 1856, p. 155; elle renferme des détails très-intéressants sur son voyage de Linyanti à Têté.

sultât aucun dommage. En outre des productions végétales qu'on trouve dans les environs de Têté, et qui sont les mêmes que celles que le docteur avait rencontrées sur son passage dans d'autres districts, les plus importantes, qui soient ou particulières au pays, ou très-abondantes, sont le séné et le cinchona. Il y a aussi beaucoup de plantes fibreuses et une espèce de coton sauvage qui vient en grande abondance et qui, bien cultivé, serait certainement d'un bon rapport. Le sucre et l'indigo sont indigènes, et leur culture pourrait facilement recevoir la plus grande extension. Les Makololo ne se doutent nullement que l'on puisse obtenir de la canne, avec laquelle ils sont si familiarisés, du sucre cristallisé. Sékélétou, ayant hâte de s'en assurer, confia à notre voyageur une grande quantité de dents d'éléphants pour acheter les machines nécessaires. Le docteur Livingstone ajoute aux richesses minérales et végétales des pays qu'il a traversés la cire des abeilles. Il dit qu'en traversant le pays, le voyageur entend constamment le chant de l'oiseau miel (*honey bird*) qui l'invite à le suivre aux ruches des abeilles, mais que les naturels, en récoltant le miel, jettent la cire qui pourrait devenir un article important de commerce.

L'ignorance n'est pas la seule cause qui voue à l'oubli des contrées qui pourraient devenir si riches. La principale cause doit être attribuée aux marchands d'esclaves autrefois si nombreux dans l'Afrique orientale. L'éloignement de ce commerce contre nature, dit le docteur Livingstone, a été suivi par un état général d'affaissement. On s'attriste lors-

qu'on considère la situation de ce beau et fertile pays.

Aussitôt que la saison le permit, le docteur Livingstone reprit son voyage à la côte, mais à Têté, il quitta les Makololo, dont les fidèles services lui avaient été si utiles dans son long voyage, en leur promettant de revenir les voir l'année suivante. Il ne pouvait se faire aucun scrupule d'abandonner ces naturels à leurs propres ressources, car l'habileté et la dextérité surprenantes de quelques-uns pour la chasse des éléphants qui, autour de Têté, sont si nombreux, leur assurent une subsistance suffisante jusqu'à son retour (1).

Le docteur Livingstone avait cependant devant lui un voyage de 300 milles à travers le delta pestilentiel du Zambèse, pays aussi grand que l'Écosse. Mais il n'atteignit pas la côte avant d'avoir fixé la position de Sena et d'autres points importants sur sa route et établi ce fait que Quilimane, l'établissement portugais où il arriva le 26 mai, ne se trouvait pas à l'une des embouchures du Zambèse, comme on le croyait autrefois, mais bien sur une rivière insignifiante, tandis que la branche navigable de cette rivière était plus au sud (2).

Désirant amener un de ses compagnons avec lui

(1) Le docteur Livingstone compte retourner en Afrique aussitôt après la publication de son ouvrage.

(2) Le docteur Livingstone, dans une lettre qu'il nous a fait l'honneur de nous écrire à la date du 26 mars dernier, insiste sur ce point : Ce n'est qu'*accidentellement*, pendant la saison des hautes eaux, que le bras septentrional du Zambèse peut communiquer avec la rivière sur laquelle est située Quilimane.

en Angleterre, afin que celui-ci pût à son retour faire à ses compatriotes, dans l'intérieur de l'Afrique, un rapport favorable de la civilisation anglaise et de la religion des blancs, le docteur Livingstone fit son choix, mais l'issue fut très-tragique. En effet, lorsque ce Makololo arriva à Quilimane, il fut merveilleusement étonné des choses nouvelles qui l'entouraient. La mer alors agitée par une tempête, qui empêcha le vaisseau de guerre, qui attendait le docteur Livingstone, d'approcher de la terre, le remplit d'étonnement. Et lorsqu'enfin *le Frolic* se trouva en vue, les vagues étaient encore très-fortes, et il fallut le rejoindre dans un canot. Le Makololo accompagna son ami le docteur; mais comme le canot montait et descendait avec chaque lame, il se tourna vers le docteur Livingstone et, d'un regard et d'un ton qui dénotaient l'étonnement et la crainte, lui demanda : « Est-ce ainsi que nous allons rejoindre votre pays?» Et, quoiqu'on l'assurât plusieurs fois qu'il s'agissait seulement de rejoindre le bâtiment, il renouvela souvent la question. Enfin, arrivés à bord, on mit à la voile pour l'île Maurice que le *Frolic* atteignit le 13 août. Mais les nouveautés qui se succédaient tour à tour, étaient trop fortes pour l'intelligence de cet Africain, enfant de la nature; aussi lorsqu'en entrant dans le port de Saint-Louis, il vit un bateau à vapeur en mouvement, sa raison l'abandonna tout à fait; il se jeta alors à la mer, et il se noya.

Après s'être reposé quelque temps à Maurice, le docteur Livingstone fit voile pour Aden, et de là pour Suez. Il se rendit à Alexandrie, et s'embarqua sur

le *Canada;* mais il n'était pas au terme de ses rudes épreuves, une affreuse tempête le força de relâcher à Tunis, d'où il put enfin se rendre à Marseille; et, le 8 décembre 1856, il foulait pour la première fois cette terre d'Europe, qu'il avait quittée dix-sept années auparavant (1). De Marseille il se rendit directement à Londres, où il arriva le 11 décembre, impatient d'embrasser sa femme et ses enfants.

A son arrivée, le docteur Livingstone reçut le brillant accueil que lui méritaient ses intrépides et heureuses explorations à travers le continent africain. Les directeurs de la Société de missions de Londres furent naturellement les premiers à l'accueillir et il y eut un grand repas en son honneur. Le 15 décembre la Société royale géographique, dans une séance extraordinaire tenue à son intention, lui offrit, par l'entremise de son président, Sir Roderick J. Murchison, une médaille d'or, en présence d'une grande affluence, parmi laquelle on distinguait plusieurs membres du corps diplomatique et notamment le comte de Livradio, ministre plénipotentiaire de Portugal, que le président a remercié au nom de la Société pour le bon accueil qui avait été fait au voyageur anglais dans les colonies portugaises. Le lendemain, 16 décembre, il parut dans une réunion fort nombreuse tenue dans *Freemason's Hall*, sous la présidence du lord Schaftesbury. Le commerce de Londres voulut aussi témoigner au savant voyageur l'intérêt qu'il prenait à ses travaux qui devaient ouvrir un jour un nouveau débouché

(1) Voir les *Annales des Voyages* de décembre 1856, p. 374.

aux produits nationaux; et les marchands de la Cité résolurent d'ouvrir une souscription pour assurer au docteur les moyens de continuer ses heureuses explorations.

Enfin, la Société de géographie de Paris, fidèle à ses traditions de justice et de loyale impartialité a, dans sa séance générale du 17 avril 1857, sur le rapport de M. Jomard, décerné au docteur Livingstone sa médaille du grand prix annuel (1).

Hâtons-nous néanmoins de dire que toutes ces distinctions honorifiques, dernières expressions de la juste reconnaissance des savantes Sociétés de Londres et de Paris, sont encore à nos yeux d'un poids bien minime lorsqu'on les met en regard de la moisson scientifique que le docteur Livingstone rapporte de ses grands voyages dont la relation est impatiemment attendue par le monde savant (2).

(1) Les membres de la Commission étaient MM. Daussy, d'Avezac, Guigniaut, Jomard et Vivien de Saint-Martin. — Voir le rapport de M. Jomard au Bulletin de la Société de Géographie d'avril 1856.

(2) L'ouvage du docteur Livingstone doit paraître à Londres, chez le libraire Murray, sous ce titre : *Dr Livingston's Missionary Journals and researches in south Africa... With Portrait, original Map, and interesting Illustrations.* » C'est là le seul ouvrage que prépare le savant missionnaire. Nous insistons sur le titre de l'ouvrage et le nom de l'éditeur, parce que nous apprenons que plusieurs spéculateurs anglais ont publié, *sans son aveu*, et avant qu'il ait communiqué ses notes à qui que ce soit, un ouvrage intitulé : *Dr Livingston the life and Adventures*. (Voir l'*Athenæum anglais* du 21 mars 1857, p. 374 et 375.)

## CHAPITRE VIII.

Résultats. — Conclusion. — Considérations sur le Zambèse.

On vient de voir quelles ont été les remarquables explorations entreprises par le docteur Livingstone. Il a parcouru, le premier Européen, muni d'instruments d'observations, abandonné à ses propres ressources, le plus souvent à pied, l'Afrique australe dans plusieurs directions. Et ce que l'on ne saurait trop remarquer, il a montré jusqu'à quel point pouvait atteindre le pouvoir moral de l'homme civilisé sur les sauvages, lorsqu'il sait en faire un noble usage.

On lui doit les premières notions certaines sur la géographie de l'intérieur de cette partie du continent africain, et plus particulièrement ce que nous savons aujourd'hui sur les pays qui s'étendent entre les 10e et 20e parallèles et les 15e et 25e degrés de longitude orientale du méridien de Paris. Il a traversé le continent de l'ouest à l'est, et, pour la première fois, il nous est permis d'espérer une relation plus certaine, plus précise que celles que nous ont laissées, jusqu'à présent, les marchands portugais et les Arabes qui, dans leurs courses aventureuses, n'avaient pour mobile que l'appât mercantile (1).

(1) Vers la fin du siècle dernier, le savant docteur Lacerda, muni de bons instruments, se proposa de traverser l'Afrique méridionale, allant de la côte orientale vers l'occidentale. Malheureusement la mort le surprit au milieu de ses savants voyages dans les États du roi de Cazembe.

Plus tard d'autres voyageurs entreprirent de traverser l'Afrique, et

La publication de ces découvertes suffirait déjà seule pour mériter au docteur Livingstone une juste popularité. Mais il ne s'est pas contenté de parcourir le pays en observateur, en curieux, il a fait plus encore, non-seulement il l'a *vu*, mais il l'a *étudié*; fixant la position des lieux principaux, et rendant, surtout en cela, à la science géographique de signalés services, se détournant de sa route pour compléter les renseignements oraux qu'il devait aux naturels; séjournant là où ses observations physiques ou astronomiques l'exigeaient; étudiant la structure géologique du sol, l'aspect du pays, son hydrographie, son histoire naturelle; vivant avec les indigènes, observant leurs mœurs au milieu du familier abandon que la plus entière confiance faisait régner entre le visiteur et ses hôtes; recueillant enfin des notes sur la langue et les dialectes des indigènes, composant des vocabulaires, précieux documents, destinés à nous ouvrir un jour ces contrées en rapprochant par la parole et la communication des pensées des membres de la grande famille humaine qui, tout à l'heure, s'ignoraient encore les uns les autres.

On juge donc à l'avance quelle doit être l'im-

de 1809 à 1811, Pedro Jean Baptista et Amaro José, avec les instructions du colonel Francisco Honorato de Castro, allèrent de la côte occidentale à l'orientale, et revinrent à Loanda par le même chemin, après une absence de plus de quatre ans. Le Journal de leurs voyages a été imprimé. Malheureusement, ils n'étaient pas assez instruits pour pouvoir déterminer astronomiquement la position des différents lieux qu'ils ont parcourus. Nous pensons que les archives de Lisbonne renferment plus d'un document curieux et inédit sur la géographie de l'intérieur de l'Afrique.

portance de la publication que nous promet le docteur Livingstone, et combien son ouvrage doit être impatiemment attendu, non-seulement des géographes, mais encore de tous ceux qui s'intéressent aux pacifiques conquêtes de la religion du Christ, de la science et de la civilisation.

Au point de vue géographique, le seul qu'il nous soit permis d'envisager ici, un des résultats les plus curieux de l'exploration du docteur Livingstone est celui de l'identité du Liambye avec le cours supérieur du Zambèse.

Voilà, en effet, un grand fleuve qui n'a pas d'analogue sur la terre! Son cours, que l'on peut évaluer à 5 ou 600 lieues géographiques, se compose de deux parties distinctes, dont les remarquables chutes de Mosiotunya peuvent marquer la séparation. La saison des pluies sur le Liambye ou Zambèse supérieur (juillet) coïncide avec la saison sèche du Zambèse inférieur et *vice versa*. De telle sorte que la vallée de Barotsé et les contrées voisines sont inondées périodiquement comme la vallée du Nil, alors que dans la partie inférieure de son cours le fleuve, amaigri par la saison sèche, coule dans son lit le plus rétréci et que ses embouchures, qui d'ailleurs s'obstruent de plus en plus, ne sont pas même navigables pour les embarcations d'un faible tirant d'eau (1).

En effet, de juillet à février, le voyageur qui arrive aux bouches du Zambèse doit faire, par terre,

(1) C'est en mars et avril que les eaux du Zambèse atteignent leur plus grande hauteur, alors les eaux du Liambye sont au plus bas dans la vallée de Barotsé.

deux fortes journées de marche jusqu'à ce qu'il ait atteint la tête du Delta (1) où il peut alors s'embarquer pour Sena. Depuis Sena jusqu'à Têté, la navigation du fleuve n'est jamais entreprise dans la saison sèche, et le voyage se fait par la voie de terre dans un tipoia ou palanquin, le long de sentiers tortueux à travers une contrée difficile et montagneuse; il dure un mois entier. Au delà de Têté, le fleuve est navigable pour les embarcations, mais entre cette ville et les ruines de Zumbo, le point le plus éloigné de la côte où se soient jadis établis les Portugais, la navigation est interrompue par des cataractes, et ce n'est plus que bien au delà des chutes de Mosiotunya, découvertes par le docteur Livingstone, qu'on peut le remonter en canot.

Au moment des grandes pluies intertropicales, en juillet, les eaux qui affluent de toutes parts dans le Liambye sont, à leur arrivée aux chutes de Mosiotunya, resserrées tout à coup dans leur lit : une partie parvient à s'échapper par le déversoir des chutes, mais l'autre est retenue; alors les eaux s'accumulent et s'élèvent dans le bassin supérieur du fleuve. Ce temps d'arrêt se fait sentir à tous les affluents; ils débordent à leur tour, et bientôt toute la vallée ne présente plus qu'une vaste nappe d'eau, du milieu de laquelle surgissent comme en Égypte, des villes construites sur des élévations factices et qui ne sont alors abordables qu'en canot. C'est ce qui arriva au docteur Livingstone pendant son premier voyage à Linyanti, en 1851. A la même époque, ainsi que nous l'avons

(1) Le Cuamo et le Luabo sont les principales branches du Zambèse.

dit, le Zambèse n'est pas même navigable pour un canot à son embouchure, et il faut attendre mars et avril pour voir le fleuve apporter à l'Océan ses eaux les plus abondantes ; celles-là proviennent des pluies tombées dans le bassin inférieur du Zambèse et dans une faible proportion seulement des eaux du Liambye échappées par la grande faille de Mosiotunya. Il est probable que sur un aussi grand parcours, à une telle latitude, l'évaporation doit jouer un rôle important dans le phénomène curieux qu'offre le régime du Zambèse.

Ajoutons, qu'ici comme dans l'Amérique méridionale, pendant la saison des pluies sur le Liambye, c'est-à-dire en juillet, il peut y avoir une communication accidentelle d'un océan à l'autre ; en effet, le docteur David Livingstone insiste sur ce point, qu'à cette époque le lac Dilolo verse le trop plein de ses eaux, soit dans la Liba, affluent du Liambye ou Zambèse qui les porte à l'océan Indien, soit à l'un des petits affluents du Casaï qui les porte par le Zaire ou Congo à l'océan Atlantique. Mais, hâtons-nous de dire que cette communication fortuite ne pourra malheureusement pas être utilisée à cause des obstacles de toute nature qu'offre, même pour un canot, la navigation embarrassée de chutes, de rapides, etc., du Zambèse.

Nous terminerons ici notre rapide esquisse, renvoyant nos lecteurs à la relation importante que le docteur Livingstone va publier de ses voyages. Nous avons déjà, dans un résumé précédent, fait connaître l'ensemble des explorations du docteur Barth

dans l'Afrique centrale (1). Les noms de ces deux grands voyageurs appartiennent désormais à l'histoire de la géographie ; à l'un nous aurons dû la plus intime connaissance, dans l'Afrique au nord de l'équateur, de royaumes, d'États, de pays jouissant d'une civilisation déjà avancée et sur la plupart desquels on n'avait cependant guère que des données trop insuffisantes ; à l'autre, dans l'Afrique australe, la découverte de toute une région nouvelle avec ses sites pittoresques, sa vigoureuse végétation, splendide panorama qui se déroule tout à coup à nos yeux étonnés, à la place de ce désert aride et silencieux que supposaient nos cartes ; panorama vivifié par la présence de nombreux animaux, et de l'homme encore à l'état de nature ; tout un monde nouveau qui semble sortir des mains mêmes du Créateur, et qu'il était réservé au docteur Livingstone de nous faire connaître. Si l'on considère l'étendue des découvertes dues à ces deux voyageurs, n'est-on pas admis à dire que : *Barth* et *Livingstone* résument dans leurs travaux, à l'honneur des dix dernières années qui viennent de s'écouler, ce que nous appellerons l'*Afrique Nouvelle*.

(1) Résumé historique de la grande exploration de l'Afrique centrale, faite de 1850 à 1855, par J. Richardson, H. Barth, A. Overweg, avec une carte itinéraire, aux *Annales des Voyages* de septembre 1856. — Le même, une brochure in-8° de 108 pages avec carte. — Paris, 1856. Librairie Arthus Bertrand.

V. A. Malte-Brun.

*Tableau des positions de quelques-uns des lieux visités par le docteur Livingstone, d'après ses propres observations.*

| NOMS DES LIEUX. | Latitude méridion. | Longitude orientale du mérid. de Paris. |
|---|---|---|
| Kolobeng, établissement des missionnaires. . | 24° 40′ »″ | 23° 32′ » |
| Kobé (station). . . . . | 20 53 14 | 22 32 0″ |
| Collines de Ngwa. . . . . | 18 38 0 | 22 6 0 |
| Lac N'gami. . . . . entre. | 20 15 »<br>20 22 » | 20 25 »<br>21 » » |
| Colline N'gwa. . . . . | 24 13 36 | 21 53 36 |
| Ville de Linyanti. . . . . | 18 17 » | 21 30 » |
| Ville de Séskéké . . . . . | 17 31 25 | 22 53 » |
| Ville de Sekhosi . . . . . | 17 29 13 | » » » |
| Cataractes de Nambué. . . . . | 17 17 16 | 21 39 0 |
| Cataractes de Bombué. . . . . | 16 56 33 | 21 32 0 |
| Chutes de Gonyé . . . . . | 16 38 50 | 21 10 0 |
| Ville de Litofé. . . . . | 15 55 2 | » » » |
| Ville de Nariélé. . . . . | 15 24 17 | 20 45 54 |
| Ville de Katongo, comptoir portugais. . . . . | 15 16 33 | 20 52 0 |
| Ville de Libonta . . . . . | 14 59 0 | 20 44 0 |
| Confluent de la Liba avec le Liambye. . . . . | 14 11 3 | 21 15 » |
| Ville de Kabompo ou Shinté.. . . . . | 13° » 21″ | »° »′ »″ |
| Ville de Soana Molopo. . . . . | 11 49 42 | 20 37 0 |
| Ville de Katema. . . . . | 11 35 37 | 20 27 0 |
| Lac Dilolo, source de la Lotemba. . . . . | 11 32 » | » » 0 |
| Confluent des rivières Chihuné et Longe. . . . | 10 57 31 | 18 29 30 |
| Ville de Cassange. . . . . | 9 37 29 | 14 23 30 |
| Fort de Pungo Andungo. . . . . | 9 40 » | 13 13 40 |
| Ville de Ambaca . . . . . | 9 16 35 | 13 3 15 |
| Ville de Golungo-Alto. . . . . | 9 8 30 | 12 39 21 |
| Ville de Cabango. . . . . | 9 31 » | 18 11 » |
| Grandes chutes de Mosiotunya. . . . . | 17 52 » | 23 37 » |
| Ville de Zumbo. . . . . | 15 37 » | 28 12 » |
| Ville de Têté. . . . . | 16 5 » | 31 8 » |
| Ville de Sena. . . . . | 17 27 » | 32 37 » |

# A la même librairie.

---

VOYAGE DANS L'AFRIQUE CENTRALE, exécuté de 1850 à 1855 par *J. Richardson, H. Barth, A. Overweg*, résumé historique par M. *V.-A. Malte-Brun*, secrétaire de la Société de Géographie. In-8, accompagné d'une belle carte itinéraire.

AFRIQUE ÉQUATORIALE, notice sur les découvertes récentes des missionnaires anglais, et sur l'existence de plusieurs grands lacs dans l'intérieur de ce continent, suivie du mémoire de R.-J. Erhardt, par M *V.-A. Malte-Brun* Brochure in-8 avec une carte.

EXPÉDITION A LA RECHERCHE DES SOURCES DU NIL, journal de M. *Thibaut*, publié par les soins de M. le comte *d'Escayrac de Lauture*. In-8 avec une carte du bassin du Bahr-el-Abiad ou fleuve Blanc, d'après les travaux de MM. *d'Escayrac de Lauture, d'Arnaud, Brun, Rollet, Rebmann*, etc. 3 fr. 50 c.

VOYAGE EN ABYSSINIE, exécuté pendant les années 1839, 1840, 1841, 1842 et 1843, par une commission scientifique dont faisait partie M. *Théophile Lefebvre*, lieutenant de vaisseau :

RELATION DU VOYAGE. 2 vol. in-8, papier grand raisin vélin, avec vignettes et une grande carte. 30 fr.

ITINÉRAIRE, DESCRIPTION ET DICTIONNAIRE GÉOGRAPHIQUE, observations de physique et météorologie, statistique, linguistique, ethnologie, archéologie. 1 vol. in 8, papier raisin vélin. 15 fr.

ALBUM HISTORIQUE, ethnologique et archéologique, 59 planches in-folio, dont 33 tirées en couleur et retouchées au pinceau, et une grande carte. 140 fr.

VOYAGE A LA CÔTE ORIENTALE D'AFRIQUE exécuté pendant les années 1846, 1847 et 1849, par le brick *le Ducouëdic*, sous le commandement de M. *Guillain*, capitaine de frégate. Publié par ordre du gouvernement. 3 vol. grand in-8 et un atlas grand in-folio lithographié, avec plusieurs grandes cartes gravées. 102 fr.

Les 3 volumes séparément. 30 fr.

VOYAGE D'EXPLORATION A LA COLONIE DU CAP DE BONNE-ESPÉRANCE, par MM. *T. Arbousset* et *F. Dumas*, missionnaires de la Société des missions évangéliques et publié par le Comité de cette Société. 1 très-fort vol. in-8, grand raisin, accompagné d'une carte et de 11 dessins. 12 fr.

VOYAGE DANS L'AFRIQUE OCCIDENTALE, comprenant l'exploration du Sénégal, depuis Saint-Louis jusqu'à la Falamé, au delà de Bakel; des mines d'or de Kéniaba, dans le Bambouk; des pays de Galam, Bondou et Wooli; et dans la Gambie, depuis Baracounda jusqu'à l'Océan; exécuté par une commission composée de MM. *Huard-Bessinières, Jamin, Raffenel, Peyre-Ferry* et *Hottin-Patterson;* rédigé et mis en ordre par *Anne Raffenel*. 1 vol. in-8, papier grand raisin vélin et atlas in-4, figures coloriées. 20 fr.

---

Paris — Imprimé par E. Thunot et Cᵉ, rue Racine, 26, près de l'Odéon.

CARTE ITINÉRAIRE
DES EXPLORATIONS FAITES
de 1849 à 1856
DANS
L'AFRIQUE AUSTRALE
par
LE Rᴰ DAVID LIVINGSTONE
d'après l'esquisse des Missionnaires de Londres.
par
V. A. MALTE-BRUN
1857.
Légende.
Route suivie par le Dr David Livingstone
Stations des Missions de Londres
Stations des Missions évangéliques de Paris.
Échelles :
Lieues de 25 au degré
Myriamètres
Milles Anglais
Tableau Analytique
des Explorations
DU REVᴰ Dᴿ DAVID LIVINGSTONE.
1º De Kolobeng au Lac N'gami.
1849 le Dr Livingstone part de Kolobeng en compagnie de MM. Oswell et Murray le 1er Juin 1849. _ Découverte du lac N'gami le 2 Juillet 1849. Retour à Kolobeng à l'automne.
2º De Kolobeng à la Vallée du Liambye.
1850 Tentative infructueuse du Dr Livingstone et de Mr Oswell pour pénétrer au nord-est du lac N'gami
1851 Voyage des deux explorateurs à la vallée du Liambye. Séjour à Séchéké et à Linyanti
3º Du Cap à Loanda.
1852 à 1854 le Dr Livingstone part du Cap en Dec. 1852 - il arrive à Linyanti en 1853 - il fait des excursions dans la vallée de Barotsé - il se dirige vers le nord-ouest et arrive à Loanda le 31 Mai 1854.
4º De Loanda à Quilimane.
1854 à 1856 Le Dr Livingstone part de Loanda le 20 Sept. 1854. Il se rend à Linyanti et y séjourne en 1855 - il se dirige vers l'est, arrive à Tété le 2 Mars 1856, à Quilimane le 26 Mai 1856 - se rend à Maurice. Retour en Europe par Suez, Alexandrie, Marseille. Londres 11 Décembre 1856.

# NOUVELLES ANNALES DES VOYAGES,

## DE LA GÉOGRAPHIE ET DE L'HISTOIRE,

SIXIÈME SÉRIE, RÉDIGÉE

**PAR M. V. A. MALTE-BRUN,**

SECRÉTAIRE ADJOINT DE LA SOCIÉTÉ DE GÉOGRAPHIE,

**avec la Collaboration**

DE PLUSIEURS SAVANTS ET DE MEMBRES DE L'INSTITUT.

---

Il paraît régulièrement le premier de chaque mois un cahier de 8 à 9 feuilles; les 12 cahiers réunis forment 4 beaux volumes in-8° ornés de cartes, vues et plans quand les sujets l'exigent.

Cette nouvelle série comprend, dans chaque cahier:

1° Une ou plusieurs relations inédites et des mémoires originaux;

2° Une revue mensuelle, par M. *V. A. Malte-Brun*, présentant le tableau critique de tout le mouvement géographique du mois précédent, publications, découvertes, voyages, etc.;

3° Le compte rendu des travaux de toutes les sociétés savantes de l'Europe, en ce qui se rapporte aux sciences géographiques;

4° L'analyse et des extraits ou des traductions partielles d'un ou de plusieurs ouvrages récents, français ou étrangers;

5° Un choix nombreux et varié d'articles divers, de notices, etc., parmi les plus piquants et les plus remarquables publiés par les recueils et par les journaux français, ou par les revues étrangères;

6° Une bibliographie très-complète de toutes les publications géographiques du mois.

| | |
|---|---|
| Pour Paris. . . . . | 30 fr. |
| Pour les départements . . . . . | 36 fr. |
| Pour l'étranger. . . . . | 42 fr. |

NOTA. On ne peut pas souscrire pour moins d'une année, qui doit toujours commencer avec le mois de janvier.

Les **NOUVELLES ANNALES DES VOYAGES**, une des plus anciennes revues scientifiques publiées en France, est la seule qui soit exclusivement consacrée aux sciences géographiques et historiques. Créées en 1808 par *Malte-Brun*, elles ont toujours continué à paraître sans interruption jusqu'à ce jour.

Chaque année forme 4 forts volumes in-8° et un ouvrage complet qui représente fidèlement le mouvement des nouvelles, ainsi que des explorations géographiques de l'année.

Des cartes spéciales, exécutées avec le plus grand soin, tiennent toujours le lecteur au courant des changements et des découvertes les plus récentes.

Paris. — Imprimé par E. THUNOT et Ce, 26, rue Racine.

PLEASE DO NOT REMOVE
CARDS OR SLIPS FROM THIS POCKET

UNIVERSITY OF TORONTO LIBRARY

DT
731
L8M35

Malte-Brun, Victor Adolphe
Résumé historique des
explorations faites dans
l'Afrique australe de 1849 à
1856 par le rév. docteur
David Livingstone

UTL AT DOWNSVIEW
D RANGE BAY SHLF POS ITEM C
39 11 19 02 02 017 1